les traductions des textes de Dictys de Crète et de Darès se laissent lire aisément, on peut formuler quelques réserves à propos de l'*Ilias Latina*. Gérard FRY a retenu, pour des raisons métriques, l'alexandrin blanc comme l'équivalent le plus approprié de l'hexamètre. C'est sans doute à ce choix que l'on peut imputer un certain nombre d'expressions maladroites [comme « le tant fameux Ulysse » (v. 66), « le fer exténué des hommes qui se battent » (v. 508) ou ridicules (« Quand la torche a donné sa lumière à la terre » (v. 130), « Il avait fait — grand art ! — dans l'eau les Néréides » (v. 875)]. On peut également regretter que Gérard FRY n'indique pas l'édition latine qu'il a choisi de traduire. Reste qu'avec ce livre, dont les notes sont une mine d'informations fort précieuses sur la matière troyenne, on dispose désormais, en français, d'œuvres qui sont un témoignage essentiel sur la survie et la réécriture de la guerre de Troie et qui ont exercé une influence considérable sur l'Antiquité tardive et le Moyen Âge.

Jacqueline FABRE-SERRIS.

Histoire littéraire.

Hubert ZEHNACKER — Jean-Claude FREDOUILLE, *Anthologie de la littérature latine* : Paris, P.U.F. 1998, XII-483 pages.

Ce volume constitue l'indispensable complément de la *Littérature latine* publiée en 1994 par les mêmes auteurs, dont la recension a été faite dans un tome précédent de cette revue (72, 1994, p. 281-284) par P. MATTEI. Il a pour objet d'offrir un choix de textes destinés à illustrer et concrétiser les développements de ce premier ouvrage, les deux livres étant formellement destinés au premier cycle de l'enseignement supérieur. Il y a par conséquent entre eux une nécessaire interdépendance ; cela se traduit par une volonté d'équilibre, mais aussi de différenciation du second par rapport au premier qui apparaît déjà dans la traditionnelle photo de la première de couverture propre à la collection : inversion de l'ordre des portraits des deux auteurs, modification des costumes, plus sombres, ce qui apparaît peu, mais surtout des cravates, ce qui est beaucoup plus visible, très légère augmentation de la pagination du second volume (518 contre 483 pages), mais réduction du prix de ce dernier (128 contre 149 F.), ce qui est fort bien venu. Très naturellement, le nombre, la composition et les intitulés des chapitres sont identiques ; la répartition de l'ensemble entre les deux auteurs est à peu de chose près la même que dans le premier volume : H. ZEHNACKER pour les chapitres 1 à 9, c'est-à-dire la littérature païenne, J.-Cl. FREDOUILLE pour les chapitres 10 à 12, la littérature chrétienne à partir de Tertullien.

Je suis de ceux qui ont toujours regretté que, malgré les incontestables qualités de la *Littérature latine* de Jean BAYET, le latin en soit presque totalement absent, comme si la régression de nos études en était venue à ce point que l'on ne puisse plus lire les textes dans leur langue d'origine. L'on ne peut donc que se réjouir de voir, soixante ans après, les auteurs du livre et leur éditeur adopter une position opposée. Les deux tomes représentant le double de l'unique volume de leur prédécesseur, ces textes sont naturellement plus nombreux, plus importants, plus variés ; pour certains auteurs, Cicéron, Horace, Ovide notamment, ils sont classés par œuvre et par genre, et par conséquent donnent une meilleure idée des divers aspects de leur production. Variété aussi dans la présentation de ces extraits : tantôt texte latin suivi de sa traduction française, tantôt traduction seule, notamment pour les extraits les plus longs, parfois aussi texte latin seul s'il peut être aisément compris sans tra-

duction par un étudiant normalement doué : cas des pièces 85 (*Odi et amo*) et 87 de Catulle, p. 98, des § 34 et 35 des *Res gestae* d'Auguste, p. 133-134. Comme dans l'ouvrage de J. BAYET, les auteurs ne sont pas contentés de reproduire la traduction des éditions (le plus souvent celles de la C.U.F.) auxquelles ces textes ont été empruntés, et ils se sont efforcés d'y apporter les améliorations qui leur ont paru utiles; certains textes poétiques ont même été traduits en prose rythmée; le résultat est en général tout à fait satisfaisant; pour Horace, est donnée la traduction de Leconte de Lisle (Paris, 1873), avec toutefois quelques retouches. Je ne ferai sur ce point que deux légères réserves. Tout d'abord, je regrette que textes latins et français ne soient pas nettement distingués par une disposition typographique (modification de caractères par exemple) appropriée; la deuxième, c'est que la référence précise du passage reproduit ne soit pas mentionnée dans la première partie (chapitres 1 à 9) comme elle l'est dans la deuxième (chapitres 10 à 12) par Jean-Claude FREDOUILLE; certes, ces textes sont presque tous extraits des volumes de la C.U.F., mais pour certains d'entre eux, il existe dans la collection des éditions différentes (cas de Virgile, des *Histoires* de Tacite).

On peut bien entendu toujours être critique, les auteurs le rappellent dans leur introduction, sur le choix des textes présentés; je me contenterai pour ma part de quelques observations. Leurs critères de sélection me paraissent dans l'ensemble satisfaisants; il faut les féliciter d'avoir donné au début du livre des textes archaïques (fibule de Préneste etc.), par la suite certains textes plus techniques que littéraires, mais importants pour la connaissance de la vie et de la civilisation romaines; il est bon aussi que, en rupture avec des structures trop rigides, soit cité, à côté des extraits de Livius Andronicus, Naevius etc., le célèbre texte de Tite-Live (7, 2) sur les origines du théâtre à Rome. On peut être satisfait de la place accordée à Varron, si important à bien des égards; on peut en revanche regretter que, malgré la palette très large des extraits présentés, on ne trouve pour Cicéron qu'un tout petit passage des *Philippiques*, dont l'importance dans la carrière de l'orateur fut pourtant si grande. La totalité de l'œuvre de Sénèque le philosophe est bien représentée, à l'exception toutefois de l'*Apocoloquintose*, dont l'originalité dans l'ensemble de la production de cet auteur aurait mérité que lui soient consacrées quelques lignes; mais Sénèque le père est totalement laissé de côté; Juvénal ne dispose pas lui non plus à mon sens de la place que justifierait l'importance de ses *Satires*. On peut regretter que dans les trois derniers chapitres, tout ce qui n'est pas littérature chrétienne soit très largement omis; on ne trouve rien sur les historiens des IV^e^ et V^e^ siècles, à l'exception d'Ammien Marcellin; Aurelius Victor et Orose par exemple sont ignorés.

Mais j'aurais mauvaise grâce à ne pas reconnaître qu'il fallait bien se limiter et que le choix qui nous est proposé est suffisamment vaste, nuancé et varié pour nous donner une image vivante et à peu près complète de la littérature latine et de la vie romaine. L'ensemble que constituent la *Littérature* et l'*Anthologie* restera longtemps un instrument de tout premier ordre pour l'initiation à nos études dans l'enseignement supérieur; l'efficacité en sera encore accrue par la qualité et l'élégance de leur présentation matérielle.

J. HELLEGOUARC'H.

John MARINCOLA, *Authority and Tradition in Ancient Historiography*: Cambridge University Press, 1977, 361 pages.

Un livre important et d'une foisonnante richesse. — L'auteur veut montrer de quelle façon les historiens grecs et latins de l'Antiquité cherchaient à conférer à

leur œuvre l'autorité nécessaire pour gagner la confiance de leurs lecteurs et acquérir la notoriété.

5 chapitres : I THE CALL TO HISTORY — II THE HISTORIAN'S INQUIRY — III THE HISTORIAN'S CHARACTER — IV THE HISTORIAN'S DEEDS — V THE « LONELY » HISTORIAN : CONTRAST AND CONTINUITY ; 7 appendices, dont, vu leur importance, nous donnons aussi les titres : I Table of historians — II Name and nationality — III Isocrates on autopsy and inquiry ? IV Variant versions — V The Roman convention of « nos » and « nostri » — VI Greek continuators — VII Roman continuators ; plusieurs *indices*, dont un index général, très détaillé, particulièrement utile.

Dans le 1er chapitre, l'auteur examine de quelle façon l'historien ancien souligne la grandeur de son sujet et signale les raisons qui l'ont amené à écrire, et en l'honneur de qui (désir de gloire). — Dans le 2e, J. MARINCOLA étudie les moyens employés pour l'enquête : importance de l'autopsie, critique des témoignages. — Le 3e chapitre est consacré à l'analyse des sources écrites et autres ; l'auteur note l'importance de l'expérience et du *labor* (« effort »), les conditions de la recherche de la persuasion, l'affirmation (traditionnelle) d'impartialité ; rôle du milieu et des circonstances politiques. — Le 4e chapitre relève la façon dont l'historien cite les actions accomplies par lui ou (c'est le cas à Rome) mentionne — plus ou moins discrètement — les fonctions exercées par lui ; il est le premier à traiter le sujet, désire l'emporter sur ses prédécesseurs tout en évitant l'éloge direct de soi (« strategies of self-presentation » p. 205 sq.) et en manipulant l'usage de la 1re personne du singulier ou/et du pluriel ; différence entre *commentarii* (*—rius*) et *historia* ; mentions fréquentes du rôle de la fortune (pour atténuer la part du « je »). — Le dernier chapitre, au titre volontairement énigmatique (qui reprend le terme que MOMIGLIANO appliquait à Ammien) — en fait, p. 218, chaque historien est « lonely » —, étudie l'usage de la polémique, systématique chez les historiens grecs, en même temps qu'il relève l'effort accompli par les mêmes historiens pour paraître prendre place dans une véritable ligne successorale (cf. le fameux μετὰ δὲ ταῦτα du Xénophon des *Helléniques* ; cf. aussi les précieux appendices VI et VII).

Pour mener à bien un travail de cette ampleur (« 1 000 ans d'historiographie », p. 204), l'auteur procède à un véritable ratissage des textes historiques (ou considérés comme tels) grecs et latins (depuis Homère) et se lance à maintes reprises dans de longues (parfois trop) discussions ou présentations. Sa science est immense, les citations d'importance abondent, en même temps que les fines remarques (souvent en note) [p. 91, « la guerre favorise la connaissance » ; p. 86, note 112 : l'historiographie influencée par la démocratie ; p. 140 : la *diminutio* à laquelle procède Tite-Live dans sa préface en même temps que l'ironie avec laquelle (p. 248, note 157) il désigne ses « upper-class predecessors » du terme de *turba*] et les heureuses formules : cf. p. 80, le « barrage des remarques faites à la 1re personne ».

La bibliographie —, d'une grande ampleur, se limite, pour l'essentiel, comme il fallait s'y attendre, aux ouvrages des « scholars » anglo-saxons : J. MARINCOLA dépend tellement d'eux qu'il reprend à son compte le titre fantaisiste (p. 172) donné par Rawson aux ἀνέκδοτα de Cicéron ! — L'auteur n'est pas familier, il est vrai, de la langue française : cf. p. 188, note 69, « La première humanisme Byzantine » *(sic)* (répété dans la bibliographie). J. MARINCOLA gagnerait à s'ouvrir sur l'extérieur...

Quelques rares défauts, sans grande importance : les pages 191-192 sont confuses ; la conclusion, qui se veut abstraite et générale, est particulièrement décevante et indigne de ce qui précède. P. 113 et note 257, « Ariminius » ou « Arminius » ?

P. JAL.

Dieter FLACH, *Römische Geschichtschreibung*, 3e édition : Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1998, X-337 pages.

C'est la troisième édition de cet ouvrage, dont les deux premières ont paru en 1985 et 1992, sous un titre légèrement différent : *Einführung in die römische Geschichtsschreibung*. Cette modification s'explique. L'auteur qui avait conçu son livre comme un manuel à l'intention des étudiants a pris conscience que sa portée était plus grande. Il ne s'agit pas en effet d'une simple initiation à l'histoire de la littérature romaine, mais bien d'un essai de définition et de caractérisation de cette littérature et de la détermination de sa place dans le genre historique antique. Ainsi s'explique que les cinquante-cinq premières pages soient consacrées à la littérature historique grecque dont D. FLACH analyse les principaux traits, mettant en avant la figure d'Hérodote, qui a séparé au début l'histoire du mythe, et le rôle tout à fait déterminant de Thucydide. Passant alors à l'historiographie romaine, il souligne l'influence qu'elle a subie de la part de la littérature grecque correspondante, particulièrement hellénistique ; il présente les différents auteurs depuis les annalistes jusqu'à Ammien Marcellin ; il analyse leurs œuvres en mettant en relief leurs éléments essentiels et en en faisant un commentaire qui s'attache surtout à préciser leurs traits spécifiques. Ce faisant, il ne se limite pas à une analyse détaillée de chaque œuvre, mais il est soucieux d'insérer cette dernière dans l'évolution de l'ensemble du genre historique. L'exposé s'attache surtout aux auteurs majeurs et se contente pour les autres d'une mention qui se limite pour un bon nombre d'entre eux à la simple citation de leur nom. De cet exposé, qui se veut avant tout synthétique, sont totalement absentes toutes indications de caractère chronologique et biographique ; seul le contenu de l'œuvre et ses aspects littéraires sont étudiés.

Après une brève mention des principaux annalistes, D. FLACH s'attache essentiellement aux grandes figures du genre historique latin : Cicéron, César, Salluste, dont il souligne les rapports avec Thucydide, Tite-Live, Suétone à propos duquel il étudie les rapports entre biographie et histoire, et surtout Tacite auquel il a déjà consacré un important ouvrage, *Tacitus in der Tradition der antiken Geschichtsschreibung*, paru en 1973 ; c'est à lui qu'est consacrée la plus large partie du développement, plus de soixante pages. Il en analyse avec attention les éléments les plus importants, par exemple les l. I à VI des *Annales* qu'il voit construits comme une tragédie ; on remarque aussi une étude très détaillée du texte dans ses rapports avec la *Table Claudienne*. Les auteurs grecs réapparaissent à la fin du développement, avec Dion Cassius et Hérodien. Le dernier chapitre traite de l'évolution et des tendances du genre, depuis le Haut-Empire jusqu'à l'Antiquité tardive, et se termine avec un examen approfondi de l'œuvre d'Ammien Marcellin. Il n'y a pas de conclusion.

Il n'était évidemment pas possible d'entrer dans tous les détails de cette étude complexe et variée, mais l'ouvrage de D. FLACH a le mérite de nous fournir une bonne et instructive synthèse, dont la qualité justifie le nouveau titre qui lui a été donné. Pas de bibliographie d'ensemble, mais chaque chapitre se termine sur la bibliographie correspondante. L'exposé est complété par un tableau chronologique très détaillé de l'historiographie romaine et par une liste des principaux commentaires et éditions de la totalité des historiens grecs et latins.

J. HELLEGOUARC'H.

Giuseppe ZECCHINI, *Il pensiero politico romano (Dall'età arcaica alla tarda antichità)*, Studi romani 344/Storia, La Nuova Italia Scientifica : Roma, 1997, 181 pages.

Giuseppe ZECCHINI s'est attaché à suivre spécifiquement et du point de vue de la théorie et de la pratique l'évolution de la pensée politique romaine depuis les origines jusqu'à « la Cité de Dieu » et à la « Basileia » de Justinien. En dix chapitres d'étapes chronologiques parcourues en moins de quinze pages à chaque fois G. ZECCHINI a réussi une performance qui défie d'autant plus la critique qu'il n'y a jamais dogmatisme de sa part, mais franche ouverture de débats et honnête indication du choix personnel d'interprétation. La rapidité de l'allure n'est en rien due à une manière de simplifier le cheminement, elle résulte non seulement de la compétence de l'auteur, mais de l'exceptionnelle pénétration d'un regard qui sait aussi procéder vivement aux synthèses, qualité double sans doute accrue par une fréquentation familière de César (G. ZECCHINI a sur le chantier un volume qui s'intitule *Problemi dell'ultimo Cesare*). Chaque chapitre est d'une densité rare sur l'*humanitas Romana* en même temps que dans la présentation des grands textes à signification politique, de quelque genre littéraire qu'ils relèvent (c'est ainsi que l'*Enéide* par exemple est du nombre), qu'ils soient rédigés en latin ou en grec. La confrontation de la théorie et de la pratique à chaque époque dans leurs convergences ou divergences, dans leurs interactions, dans ce que la pratique peut révéler de non théoriquement exprimé, s'il est vrai que la pensée politique romaine a souvent répugné à se transcrire en monographies spécifiques, offre le plus vif intérêt. S'il procède dans la brièveté de synthèse en synthèse, G. ZECCHINI réussit néanmoins à éviter l'abstraction, à rappeler la complexité des réactions humaines et romaines face aux événements, à désigner les particularismes et en Italie et surtout du côté oriental de l'Empire ; il réussit également à brosser une galerie de portraits, à susciter pour le lecteur de rapides rencontres marquantes non seulement avec les grands hommes du pouvoir, mais avec les éminences grises, les intellectuels de l'opposition ou de l'adhésion, des philosophes, des historiens, des religieux ou des laïques, dont l'influence a été sensible dans le domaine politique ; parfois une indication subjective ajoute à la présentation vive du personnage : par exemple l'auteur ne cache pas la fascination qu'exerce sur lui Synèsios de Cyrène, cet intellectuel néo-platonicien, converti, devenu évêque et qui tint en 399 un discours très libre de parole *peri basileias* devant Arcadius. Les différents chapitres, à la fois sobres et brillants dans la netteté de leurs grandes lignes pour chaque étape historique et politique, sont aussi liés par une unité dynamique, pour ainsi dire le souffle de l'âme romaine qui façonne, modèle avec variations la « constitution mixte » toujours pragmatique, en devenir hors d'une codification trop rigide, qui interprète la *translatio imperii* à sa manière, s'ouvre à la nouveauté (si le *nouum* n'est pas incompatible avec le *mos maiorum*), n'a cessé de rechercher la *pax deorum*, puis la *pax Dei* : aussi le lecteur qui le souhaitera pourra-t-il mener avec profondeur des lectures thématiques transversales pour lesquelles les précieux *indices* des noms et des sujets l'aideront (dix pages). L'unité du livre est aussi corrélative d'une thèse qui est soumise au lecteur, solidement argumentée, « la conviction que la pensée politique chrétienne de l'Antiquité Tardive n'est pas autre que la pensée politique romaine, mais en représente l'ultime étape qui peut s'apprécier dans son intégralité seulement si elle est vue dans une continuité innovatrice avec ce qui la précède » (p. 9-10).

Mes préférences personnelles vont plus particulièrement aux chapitres 1, 4, 6, 10. Dans le premier qui s'intitule « aux origines de la pensée politique romaine » (p. 11-39) G. ZECCHINI remontant en amont du *De Rhodiensibus* catonien,

« première contribution originale des Romains... à l'histoire de la pensée politique », décèle les composantes romaines propres à forger une mentalité et une pensée politiques : ainsi « de la plus antique législation romaine et donc de ce point de vue juridique que déjà Vico identifiait comme particulièrement fécond pour saisir la nature et les caractéristiques structurelles de la république archaïque, émergent... deux principes conceptuels, l'indissoluble lien entre religion et droit, l'exigence d'un équilibre des pouvoirs qui protège avant tout le droit du citoyen à la justice, principes qui sont parmi les éléments à la base de la pensée politique romaine, de ses développements théoriques et de ses applications pratiques ». Soulignant le lien entre droit et politique qui entraîna Cn. Flavius, secrétaire d'Appius Claudius, à publier le dit *ius Flauianum*, les formules inhérentes au droit civil, et d'autre part l'inauguration vers 250 avant J.-C. par Ti. Coruncanius, premier Grand Pontife plébéien, de la coutume de donner des consultations juridiques gratuites, G. ZECCHINI montre là « l'élément le plus tenacement démocratique de la *Res Publica* sénatoriale, nobiliaire, dont ont été déjà signalées les limitations dans le sens oligarchique ». Dans le chapitre 4 (p. 51-65) qui porte sur « La théorie de Cicéron et la pratique de César », à propos d'une époque où la science politique romaine atteint un « sommet », G. ZECCHINI attire l'attention sur deux caractéristiques du moment, « le plus grand dynamisme de la pensée *popularis* aux initiatives de laquelle la pensée des *optimates* ne fait que tenter d'apporter une réponse, ainsi le *De Re Publica* de Cotta, le « politologue » de César, précède le *De Re Publica* de Cicéron, le fait que la théorie politique tant du côté *popularis* que du côté des *optimates* en reste à la Cité-État et aux luttes entre factions, alors que la pratique de César anticipe et s'exerçant sur l'armée et l'Italie ouvre la voie à l'élaboration même théorique du principat ». Dans le chapitre 6 (p. 83-92) centré sur « principat et liberté à l'époque julio-claudienne » G. ZECCHINI expose aussi comment la théorie de Claude s'inspirant de César ou du mouvement *popularis*, et de la conception livienne de l'histoire aboutit à la promotion d'un *nouum* à même de favoriser le renouveau social de la *Res Publica* dans la suite des innovations enchaînées qui constitue l'histoire romaine (bien sûr l'analyse des fameuses Tables de Lyon figure en ces pages) ; en contraste le « *nouum* conçu et partiellement réalisé par Néron » est présenté comme une véritable révolution axiologique où priment les valeurs éthico-culturelles hellénistiques, ludiques, voluptueuses, sensuelles, contraires à toute la tradition romano-italique et ne pouvant que susciter la très forte résistance de l'Italie et de l'Occident, ainsi que de l'Orient juif non hellénistique. Le dixième et dernier chapitre développe « entre Occident et Orient : la Cité de Dieu et la *Basileia* de Justinien » (p. 149-165). Voici que le problème « barbare » est devenu question de vie ou de mort pour la *Romanitas* et que Chrétiens et Païens réfléchissent avec une intensité particulière au rôle de Rome dans l'histoire, essaient d'interpréter la volonté de Dieu ou celle des Dieux ; après le sac de Rome en 410, face aux accusations païennes contre les Chrétiens qui auraient provoqué la colère des dieux sur Rome, Augustin conçoit *La Cité de Dieu* : le style rapide et dense de G. ZECCHINI opère au mieux pour présenter « le chef-d'œuvre de la pensée théologique et politique chrétienne » où « précisément parce qu'à son avis l'expérience historique ne s'épuise pas en Rome, Augustin peut affronter le problème plus général de définir la cité politique et ses relations avec la Cité de Dieu ».

À la fin de chaque étape deux ou trois pages de références bibliographiques prolongent la forte résonance du chapitre, bibliographie sélective, appréciée, commentée, où est saisie l'occasion d'esquisser l'histoire de la recherche sur telle question (ainsi est rappelé p. 148 que le thème politique des *principes pueri* contre lesquels polémique l'*Historia Augusta* a été imposé dans la recherche moderne en

1951 par W. HARTKE dans *Römische Kinderkaiser*, Berlin), ou de signaler une omission et ses causes (faute de place suffisante; omission raisonnée en fonction d'une date très controversée...).

Dans la conclusion à ses dix chapitres G. ZECCHINI résume les dix caractéristiques essentielles de la contribution originale de Rome à la science politique.

Devant la densité des pages rédigées par G. ZECCHINI le recenseur doit borner son rôle à celui de prégustateur, et alors, en tant que tel, je peux assurer du plaisir d'intelligence que donne la lecture de ce livre. Si j'étais un éditeur français, sans oublier la réussite que fut et demeure le *Que sais-je ?* n° 1442 d'Alain MICHEL, remarquable essai composé en 1971 sur l'*Histoire des doctrines politiques à Rome*, j'investirais sans hésiter dans la publication de cet ouvrage traduit en français, petit livre à la fois érudit et accessible, tellement à même de servir les études latines, leur prestige, et de passionner non seulement les spécialistes de l'Antiquité romaine et de l'histoire politique, mais tout citoyen européen qui s'intéresse à la quête de la liberté dans l'espace politique, à l'équilibre des pouvoirs, s'interroge sur la nature de la construction européenne et sur la métapolitique.

Antoinette NOVARA.

Enrico FLORES, *La Camena, l'Epos et la Storia. Studi sulla cultura latina arcaica* : Naples, Liguori, 1998, 187 pages.

Cet ouvrage rassemble dix-neuf exposés, qui, à l'exception de quatre d'entre eux, sont des reprises d'articles antérieurs, publiés depuis 1985. Comme le précise l'auteur dans la *Préface*, il est le résultat de longues années de recherche. Aussi, grâce à l'assemblage d'indicateurs forts, de correspondances intertextuelles et de connaissances archéologiques et philologiques nouvelles, s'agit-il ici d'apporter des arguments solides pour une difficile reconstruction. Cette addition d'articles, loin d'aboutir à une réflexion éclatée, se caractérise par une forte unité, même si le sujet en est la littérature latine républicaine en fragments. Certains des exposés, bien qu'anciens, retrouvent un regain d'intérêt et une utilité neuve du fait qu'ils sont désormais des parties intégrantes d'un tout. Un même réseau de lecture permet de réunir plusieurs articles qui contiennent une problématique commune. Ainsi en va-t-il des langages techniques, pré-littéraires et littéraires. Cinq articles leur sont consacrés. Ils ont trait plus précisément au langage rituel. Le premier concerne une dédicace à Mars du *Lapis Satricanus* (« Il Lapis Satricanus e la dedica a Marte », p. 3-6). Un commentaire linguistique en éclaire la signification. La réflexion qui lui fait suite est relative au mode d'expression hymnique dans la culture latine archaïque (« L'inno nella cultura latina arcaica », p. 7-21). L'auteur approfondit la nature du *carmen* religieux non littéraire à partir, non seulement de témoignages indirects comme ceux de Macrobe, mais aussi de témoignages plus spécifiquement litttéraires. Telle est la visée de ces exposés dont les titres sont éclairants : « Le langage cultuel dans le *Bellum Pœnicum* » (p. 135-140); « La prière de Scipion dans Tite-Live 29, 27 et dans les fragments 5 et 35 M. du *Bellum Punicum* de Naevius » (p. 141-148); « L'épigramme sépulchrale de Naevius » (p. 149-152). Cinq autres articles, bien que proches des sujets précédents, discutent des points philologiques précis. Fondés sur un travail exégétique, ils sont porteurs de leçons capables d'assurer une meilleure compréhension des fragments de Livius Andronicus et de Naevius. Au premier sont consacrés les trois études qui suivent : une discussion étymologique est menée notamment à propos de l'origine et du sens de *insece* ainsi que de *Moneta* et *Camena* dans « La Camène et la mémoire (Andr.

Od., fr. 1 M) » (p. 51-62). Ce problème est à nouveau évoqué dans « *L'Odyssée* d'Homère et la traduction de Livius Andronicus » (p. 63-73). Sont conjointement examinés les fragments 7 M ; 26 M ; 19 M et 38 M. C'est encore un problème d'établissement de texte qui régit cette autre étude : « Une correction à Livius Andronicus, *Odyssée*. fr. 24 M. » (p. 87-93). Deux fragments de Naevius font l'objet de ces mêmes études critiques : « Pour la reconstruction du texte du *De origine gentis Romanae*, 11, 3 et du *Bellum Punicum*, fr. 3 M de Naevius » (p. 153-157) ; « Les dons d'Énée à Didon (*B. P.*, fr. 10 Morel) » (p. 97-101). Enfin, grâce à cette réflexion constructive, un fragment incertain est attribué à Livius Andronicus : « Le fr. 4 Klotz ex *inc. Fab.* de Livius Andronicus et le retour de Troie d'Agamemnon » (p. 95-98). Les articles restants posent deux autres sortes de question. L'une d'elles concerne le statut sociologique autant que littéraire des poètes archaïques, étroitement liés par leur *patronus* à la vie de la Cité. Ainsi en va-t-il des articles suivants : « Andronicus, Naevius et Ennius face à Rome (p. 23-41) » ; « Statut social des écrivains latins archaïques » (p. 43-50). L'autre sorte de question s'applique à des problèmes d'ordre institutionnel, religieux, rituel et historique. Ainsi en va-t-il des exposés suivants : « La Sibylle Cimmérienne chez Naevius » (p. 103-118) ; « L'Anchise de Naevius et la fondation de Lavinium » (p. 119-133) ; « Ennius et l'augure de Romulus » (*Ann.* 79-81 Vahl.) (p. 159-166) ; « Le *Flamen Furinalis* chez Ennius, *Ann.* 117 Sk. et la *Dea Furina* » (p. 167-173). L'écriture littéraire et l'originalité créatrice des poètes archaïques transparaissent plus précisément encore des articles qui, fondés sur une stylistique comparée, posent tout à la fois des problèmes d'établissement et de compréhension du texte. Appartiennent à ce mode de recherche les exposés qui suivent : « Sur l'interprétation du fr. 18 M ^{2} et la portée de l'*Odyssée* de Livius Andronicus » (p. 75-86) ; « Le comique (*Pseudolus*) et le tragi-comique (*Amphitryon*) chez Plaute (p. 177-187).

Un seul regret peut être formulé au terme de la lecture de ce livre ; c'est l'absence d'un *index* des exemples et des thèmes traités. Un fragment « parle » en effet moins à l'esprit que l'évocation d'un passage extrait d'une œuvre complète. En outre les problèmes qu'il suscite sont autant d'objets d'étude distincts. Quoi qu'il en soit, la connaissance de la littérature fragmentaire gagne en profondeur grâce à ce travail qu'on lira (ou relira dans un autre contexte) avec un très vif intérêt.

J. DANGEL.

Antonio GARZYA, *La parola e la scena. Studi sul teatro antico da Eschilo a Plauto* : Naples, Bibliopolis, 1997, 410 pages.

Malgré son sous-titre, ce livre concerne essentiellement le théâtre grec classique. Hormis quelques très brèves mentions du seul Accius, le théâtre latin n'est évoqué que deux fois : 1) Plaute fait l'objet d'un unique exposé, le dernier (« À propos de l'interprétation du *Rudens* », p. 397-407). Il s'agit avant tout d'une lecture commentée de la pièce plautinienne. 2) Une autre réflexion, courte, est consacrée à Accius (« Note sur le modèle grec des *Myrmidons* d'Accius », p. 191-195) ; la bibliographie n'est pas à jour et n'apporte rien que l'on ne savait déjà dès 1936 avec l'article de W. SCHADEWALDT, (« Aischylos' *Achilleis* », *Hermès*, 71, 1936, p. 25-69), repris et complété ultérieurement par V. STEFFEN (1952) et par G. BARABINO (1956). Quoi qu'il en soit, l'éditeur de textes fragmentaires du théâtre latin sera intéressé par les 28 exposés restants. L'importance de chacun est telle qu'on ne saurait en donner ici un résumé exhaustif. Aussi sera-t-il question essentiellement des grandes tendances de ce livre.

Une partie importante est consacrée à Eschyle (soit dix exposés). Les centres d'intérêt sont variés. Dans l'analyse, « Les Sept contre Thèbes d'Eschyle » (p. 135-150), l'auteur se livre à une lecture thématique et commentée qui lui permet de définir les notions d'*ekphrasis* et de *rhesis* au théâtre ainsi que celle d'*homo tragicus* appliquée au personnage d'Étéocle. Une bibliographie à jour complète la réflexion. Les deux exposés qui concernent des fragments de *Niobé* (p. 151-) et des *Myrmidons* d'Eschyle (p. 175-) concernent le procédé inverse : les deux personnages, dans les fragments conservés, montrent un mutisme qui est propre à caractériser une manière eschyléenne et que confirment des représentations de vases. À partir de là peuvent être approfondis le rôle et la fonction de la *rhesis* chez Eschyle, qui sont propres à aider à la reconstruction des pièces. Des établissements de texte et des reconstructions textuelles concernent plus particulièrement des fragments des *Phrygiens* (p. 197-) et d'*Aetnea*, (p. 211-222).

Sont également prises en compte les modifications du texte originel qui sont dues moins encore à la transmission textuelle ou à la diorthose alexandrine qu'à des initiatives d'acteurs (p. 75-96). Cette hypothèse conduit à discuter le sens d'un passage de Quintilien (*I. O.*, 10, 1, 66) qui pourrait évoquer cette pratique, du temps d'Eschyle. Si aucune scholie ne permet d'en vérifier le bien-fondé, on dispose en revanche de témoignages de scholiastes allant dans ce sens à propos d'Euripide. On trouvera également des discussions relatives à la date de la représentation de l'*Andromaque* d'Euripide (p. 291-322) et au texte des *Phéniciennes* du même auteur (p. 335-346).

Réflexions et critique littéraires concernent le reste du corpus. Elles s'appliquent autant à Eschyle qu'à Euripide. La critique littéraire trouve sa place dans les scholies mêmes (p. 97-106) dont les critères de jugement ressortissent aux notions d'*ethos* des tons et des niveaux expressifs, d'οἰκονομία ou bonne composition de la pièce, ainsi que de rhétorique, de philosophie et de morale. L'histoire de la naissance du théâtre est présentée d'une manière neuve à partir de Themistios (p. 107-118). La comparaison avec Aristote montre des différences en ce qui concerne notamment le cothurne et le troisième acteur chez Eschyle. La nature du tragique est examinée à plusieurs niveaux et à partir de théories qui confrontent en particulier les positions de Platon et d'Aristote. On relève ainsi d'intéressantes analyses consacrées à Gorgias et à la notion d'ἀπάτη dans la tragédie (p. 11-30) : l'écriture mimétique et la visée cathartique qui fondent l'écriture tragique présentent des ambiguïtés capables de fausser la vérité. Aussi ces principes d'écriture sont-ils à l'origine d'une polémique lorsqu'ils sont appliqués à l'historiographie, dans une esthétique post-classique. Ils servent également à cerner la place de la narration mimétique et de la diégèse dans l'action dramatique (p. 59-74), en vue de déterminer les différentes attitudes et modalités d'un personnage ainsi que le rôle du messager. La narration animée et l'emphase émotive fonctionnent ainsi en interférences multiples, si bien que l'écriture tragique peut être comparée à un travail de rhapsode. Des études plus spécifiques des modes d'expression relèvent des réflexions suivantes : l'ironie (p. 31-46) ou interrogation non intentionnelle a une fonction tragique, dans la mesure où elle présage la catastrophe. Mais d'Eschyle à Euripide en passant par Sophocle, le mode de mise œuvre varie, si bien que le procédé peut être symbolique ou typologique, voire être cultivé en modes divers. Riches d'enseignement sont également des études consacrées aux différentes formes de narratologie, incluant l'*ekphrasis*, dans la tragédie (p. 47-58). Si la visée est rhétorique, les descriptions, bien qu'occasionnelles, ont un rôle dramatique. Elles le doivent soit à leur valeur expressive et stratégique soit à une fonction « romanesque » (p. 51). Enfin le rôle du chœur, les fonctions informatives et dramatiques

de la parole tragique, les niveaux de langue et de style ainsi qu'une métrique stylistique et fonctionnelle sous-tendent une série d'observations sur les *Perses* et les *Suppliantes* d'Eschyle (p. 237-266) ainsi que sur l'*exodos* des *Choéphores* (p. 323-).

Le théâtre comique est également évoqué avec Ménandre. Très représentatif de son époque, ce comique en est le porte-parole politique, culturel et philosophique (p. 347-362). Trois exposés sont en outre consacrés à des textes incomplets ou fragmentaires (Τοσατα; Θεοφορουμένη; *Sicionios*) de ce comique (p. 363-396) en vue d'en éclairer le contenu.

L'ensemble de l'ouvrage est d'une grande richesse. S'il complète et approfondit des connaisssances, il en renouvelle plus encore les méthodes d'analyse, tant pour les littéraires que pour les philologues. Malgré un contenu relatif à la littérature grecque, les latinistes, éditeurs de textes, les littéraires et les historiens de la littérature trouveront dans cet ouvrage une réflexion intéressante et un capital culturel.

J. DANGEL.

Denis FEENEY, *Literature and religion at Rome. Cultures, contexts, and beliefs* : Cambridge University Press, 1998, XII-161 pages.

Denis FEENEY nous convie à une réflexion neuve et personnelle sur les relations complexes, multiformes, de la littérature et de la religion. En dépit de professions de foi structuralistes répétées, de références à l'anthropologie qui a renouvelé notre connaissance de la religion grecque, l'ouvrage n'est empreint d'aucun dogmatisme. Ses quatre chapitres, consacrés à la croyance, au mythe, à la divinité, au rituel, aboutissent à un épilogue sur la connaissance, connaissance que les Romains eux-mêmes avaient de leur religion, connaissance que, maintenant, nous en avons.

D. FEENEY balaie nombre de préjugés, au nom desquels nous évaluons la religion romaine en fonction de critères qui lui sont étrangers. Aussi bien que le modèle chrétien, avec ses exigences de salut, de moralité, de croyance, il récuse, ce qui est plus neuf, le modèle grec, où règne le mythe. Quelques illusions romantiques héritées du XIX^e^ siècle volent en éclats : l'unité spirituelle de la *polis*, la conviction que le mythe *est* grec, propriété inaliénable du monde grec. Les Romains n'ont que des légendes... Le mythe est primitif, oral et communautaire. Les Grecs croyaient à leurs mythes; les Romains ne croyaient pas aux leurs (purement artificiels), etc. À ces idées reçues de longue date, D. FEENEY substitue une hiérarchie plus complexe des niveaux de croyance, une vue plus dynamique des interactions culturelles entre Rome et la Grèce, qui n'est pas sans rappeler les travaux de P. GRIMAL (dont on eût aimé retrouver le nom). La croyance n'est pas une : diverses modalités de croyance coexistent à l'intérieur d'un même esprit, chez Cicéron, chez César. Le rationalisme des *Commentaires* n'exclut pas les prodiges qui éclatent avant Pharsale.

On lira en particulier une remarquable analyse des Jeux Séculaires, des strates grecques et des strates romaines qui composent leur rituel. Ces dernières sont valorisées chez Horace qui, par exemple, latinise les *Moerae*, devenues dans son hymne *Parcae*. L'attitude romaine à l'égard du mythe grec est, de tout temps, créatrice : l'Hercule de S. Omobono, de l'*Ara Maxima* et de l'*Énéide*, la Gigantomachie de Naevius en sont l'illustration. À Rome, les mythes grecs vivent d'une vie nouvelle. L'attention aux phénomènes d'interprétation et de réception (comme une *Messe* qui peut être donnée en fonction liturgique ou au concert), aux deux mouvements réciproques que sont l'épiphanie et l'apothéose, sont des moments essentiels du débat. C'est par la voix des poètes que le Prince atteint à l'immortalité.

Telles sont quelques-unes des vues stimulantes qu'on découvre à chaque page : littérature et religion se livrent à des jeux de miroir qui nous renvoient des reflets de la réalité. Mais où est la réalité elle-même ? Il n'est pas jusqu'aux calendriers dont les annotations ne soient déjà interprétation. La conclusion elle-même, faussement désenchantée, est une citation : « we know very little about the Romans ». Bref, mais riche, lucide et souvent iconoclaste, le livre de D. FEENEY nous invite à un salutaire examen de conscience idéologique et littéraire.

Jacqueline CHAMPEAUX.

Karin LUCK-HUYSE, *Der Traum vom Fliegen in der Antike*, Palingenesia LXII : Stuttgart, 1997, 264 pages.

Voler dans les airs a longtemps été un rêve de l'humanité. K. LUCK-HUYSE a étudié ce thème dans l'Antiquité et l'a envisagé de plusieurs points de vue. D'abord — et c'est la partie de loin la plus longue — du point de vue du fait même de voler. La mythologie présente maintes fois des personnages volants ou désireux de voler : Dédale et Icare, Phaéton, Bellérophon, Phrixos et Hellé. L'auteur s'arrête en particulier sur la description faite par Ovide, dans *Métamorphoses* VIII, 189-195, de la disposition des plumes effectuée par Dédale. Le texte dit en particulier aux vers 189-190 : *(Daedalus) in ordine ponit pennas / a minima coeptas, longam breuiore sequenti*, ce qui fait difficulté car, si l'on comprend bien le début (« Il dispose des plumes à la file en commençant par la plus petite »), *longam breuiore sequenti* (« une plus petite suivant une longue ») paraît être en contradiction. On a proposé des corrections, mais l'auteur préfère avec raison conserver le texte et montre, croquis à l'appui, que le premier élément doit correspondre au mouvement ascendant des plumes depuis une main jusqu'aux épaules, et le deuxième au mouvement descendant depuis l'autre épaule jusqu'à l'autre main. K. LUCK-HUYSE s'intéresse aussi à des réalisations techniques du vol comme la colombe d'Archytas qui, dit Aulu-Gelle (X, 12, 9), était en bois et était mue par « un souffle intérieur et caché » (*aura spiritus inclusa atque occulta*).

Dans une deuxième partie, elle étudie le vol en tant que vœu irréalisable : ainsi Platon souhaite s'envoler hors de la Sicile καθάπερ ὄρνις (*Ep.* 7, 347e-348a) et Cicéron d'Italie en 49 *tamquam auis* (*Att.* 9, 10, 2). Dans une troisième partie, elle considère le vol au sens figuré : vol de l'âme vers le séjour des morts déjà chez Homère, mais aussi vol pour rejoindre un séjour de bienheureux comme dans le *Songe de Scipion* (*Rep.* 6, 14, 14 : *euolauerunt*). Enfin, elle s'attache au vol comme métaphore pour une autre activité : marche rapide, course d'un cheval, flux de l'eau etc...

En conclusion, l'auteur estime que la représentation du vol est principalement liée à l'aspiration de l'homme antique à la liberté et au bonheur.

G. FREYBURGER.

Carlos LÉVY, *Les Philosophies hellénistiques* (Le Livre de Poche « Références », série « Antiquité ») : Paris, Librairie générale française, 1997, 253 pages.

L'objet de ce livre est de présenter, de façon très claire, les différentes philosophies hellénistiques, en tenant compte des acquis les plus récents de la recherche. C. LÉVY, professeur à l'Université de Paris XII (Créteil), était particulièrement bien préparé à cette tâche : en 1992, il a publié une thèse en tout point remarquable sur les *Académiques* et la philosophie de Cicéron (*Cicero Academicus. Recherches*

sur les Académiques et sur la philosophie cicéronienne, Collection de l'École française de Rome, n° 162). Or le débat des *Académiques*, dont C. LÉVY a révélé toute la portée, nous fait pénétrer au cœur même de la pensée hellénistique.

Après une introduction qui pose nettement les problèmes (rapports de la philosophie et du politique, ligne de partage entre les écoles, nature des écoles philosophiques, la philosophie comme savoir abstrait ou comme forme de vie, relations des écoles entre elles), le présent ouvrage étudie successivement « Pyrrhon et la révélation sceptique » (p. 13-23), « Épicure et l'épicurisme » (p. 25-99), « le stoïcisme » (p. 101-180), « la Nouvelle Académie et le néopyrrhonisme » (p. 181-220). L'aristotélisme et le cynisme, qui n'ont pas eu de représentants vraiment marquants dans la période considérée, sont, faute de place, laissés de côté. Si, dans sa majeure partie, l'exposé concerne les doctrines, l'auteur n'en indique pas moins l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur la biographie des philosophes et l'histoire des écoles.

Les chapitres consacrés à l'épicurisme et au stoïcisme se recommandent par la sûreté de l'information, la clarté et l'élégance de l'expression. Sur les questions controversées, comme celle du *clinamen*, C. LÉVY formule des jugements équilibrés (pour lui le *clinamen* remonte bien à Épicure, même s'il n'est pas mentionné dans les textes conservés du Maître). Sans négliger les aspects fondamentaux, et bien connus, de l'épicurisme, il attire l'attention sur des aspects moins souvent présentés : ainsi la liberté de parole, la conception du temps ou celle des vertus. Les paragraphes concernant la linguistique ou la logique stoïcienne témoignent de l'intérêt renouvelé que l'on porte aujourd'hui à ces questions. Particulièrement bien venues, riches et nuancées nous ont semblé les pages traitant de l'éthique stoïcienne. L'auteur, latiniste, tire un heureux parti des textes latins : par exemple, Cicéron fournit une belle définition de la sagesse (*De legibus*, I 60, cité p. 172), et Sénèque une image (celle de l'enfant apprenant à marcher), qui aide à comprendre la notion fondamentale d'*oikeiôsis* (*Ep.* 121, 8, cité p. 160).

Toutefois ce sont les chapitres sur le pyrrhonisme et la Nouvelle Académie qui, croyons-nous, paraîtront les plus neufs à la majorité des lecteurs. Les spécialistes s'accordent maintenant à reconnaître d'importantes différences entre la doctrine de Pyrrhon (un contemporain d'Alexandre) et le néopyrrhonisme, qui apparaît avec Énésidème, au I^er^ siècle avant J.-C., et qui s'exprimera plus tard dans l'œuvre de Sextus Empiricus. Pour ce qui est du scepticisme académique, C. LÉVY présente les hypothèses qui ont été formulées sur son origine. Dans le prolongement de *Cicero Academicus*, lui-même considère qu'à la source du doute académique il convient de voir non pas l'influence de Pyrrhon, mais « une métamorphose de la tradition platonicienne en raison de la présence du stoïcisme » (p. 184). Les Académiciens critiquent vigoureusement le dogmatisme et le naturalisme du Portique. Si les témoignages manquent sur les intentions exactes de Carnéade, C. LÉVY parvient cependant à montrer que, dans les différents domaines où elle s'est exercée, sa critique du stoïcisme ne ferme pas la porte aux solutions platoniciennes.

Signalons que parfois les livres ou articles cités en abrégé dans le corps de l'ouvrage sont absents de la bibliographie : ainsi les études de F. COSSUTA, E. BRÉHIER et J. BARNES, citées respectivement p. 18, p. 117-118 et p. 213. P. 103, il faut lire « Diogène Laërce, VII, 174 » (et non VII, 1), p. 132, « Alceste est *morte* » (et non *mort*), p. 154, « *De diuinatione*, I, 6 » (et non I, 86). Quelques références gagneraient à être complétées ou précisées (p. 104, p. 119-120, p. 138, p. 210). Dans la bibliographie (p. 231), les *Problems in Stoicism*, édités par A. A. LONG (Londres, 1971), devraient être cités parmi les « ouvrages collectifs », et non parmi les « études individuelles ». Ce sont là de menues imperfections, auxquelles il sera

facile de remédier dans la prochaine édition de cet excellent ouvrage, qui mérite de nombreux et fervents lecteurs.

François GUILLAUMONT.

Les littératures techniques dans l'Antiquité romaine. Statut, Public et Destination, Tradition, Entretiens sur l'Antiquité classique, t. XLII, Fondation Hardt : Vandœuvres-Genève, 1996, 260 pages.

L'Introduction de Cl. NICOLET expose l'économie générale du projet qui a abouti à l'élaboration de ce volume : ni « partir à la recherche de tous les témoignages textuels qui peuvent nous renseigner sur les techniques »..., ni sortir « d'un temps et d'un espace choisi... ». On regrettera que ce choix « pointu » retienne l'art militaire en sacrifiant l'agronomie (limitée aux *gromatici*), en excluant la médecine romaine, dont la spécificité est d'expliciter l'antinomie entre l'*ars rationalis* et l'*ars coniecturalis* — l' « art de guérir », qui reste au niveau de la technique. Peut-on dominer les problèmes de la technique romaine sans consacrer une synthèse à la difficile genèse des vocabulaires spécialisés ? sans analyser le discours scientifique qui, des Préfaces de Vitruve aux Préfaces de Columelle, en passant par la grande préface du *De Medicina* de Celse, établit le statut épistémologique d'une science fière de son insertion sociale et de son efficacité matérielle ? Le préfacier a bien vu que la technique romaine dépasse les condamnations « philosophiques » des *artes sordidae* et s'insère dans l'examen critique des *artes liberales* (p. 7 et 11). On pourrait apporter une confirmation sur le statut des *artes sordidae* : leur situation se définit, comme tout l'édifice de l'encyclopédie romaine, par des critères de dignité sociale inséparables de critères épistémologiques; du *De Officiis*, I, 42 à la lettre 88 de Sénèque, les critères ont peu varié. Parmi les données « philosophiques » qui ont retenu l'attention de Cl. NICOLET, le platonisme, doctrine privilégiée de Cicéron, a apporté l'antinomie essentielle qui régit le discours scientifique romain, l'antinomie *epistèmè/technè*.

Les deux contributions sur Vitruve, de P. GROS et Ph. FLEURY, seront des plus utiles aux chercheurs. La première étudie les « illustrations » du *De Architectura*; elle insiste sur les schémas géométriques indispensables à la construction, sur la base, notamment du « dossier graphique » du temple de Didymes. P. GROS suit la destinée historique de ces croquis, en marquant bien que le « graphisme » élève l'architecture au niveau des *artes liberales*. Faut-il ajouter que ces croquis confirment le rôle du dessin dans le texte célèbre sur la formation de l'architecte (I, 1) ? Le croquis de chantier de l'amphithéâtre de Capoue apporterait un document de plus. L'exposé de Ph. FLEURY (p. 45 s.) situe bien la *machinatio* vitruvienne dans son double contexte : les *Pneumatiques* hellénistiques (p. 48-49), et les apports du pragmatisme romain, plus dans le domaine du génie militaire que de la technologie agraire. L'histoire de la *machinalis scientia*, des théoriciens grecs aux héritiers latins, constitue une remarquable encyclopédie de la technique romaine (p. 54 s.), et tous les spécialistes de l'encyclopédisme romain apprécieront de surcroît l'analyse du public et des destinataires.

Les encyclopédies militaires de Végèce et d'Hygin ont été traitées par M. LENOIR (p. 77 s.), qui les situe dans une tradition qui remonte à Caton l'Ancien, Cornelius Celsus et Paternus. Indépendamment des « spécialistes », les *acta maiorum* — l'annalistique, cf. *Iug.* 85, 12, p. 83 — recèlent un savoir militaire. Les épisodes stratégiques exemplaires mériteraient un recensement : ils sont exploités par les anthologies de *Facta memorabilia* comme celle de Valère-Maxime. On notera la très grande

qualité des mises au point sur l'*Epitomè rei militaris* et sa structure (p. 91-96), avec les « anachronismes » sur l'*antiqua legio*; la *disciplina militaris* a été un peu sacrifiée.

J. DELAINE a analysé le *De Aquae ductu urbis Romae* (The « Commentarius » of Frontinus, p. 118-141) dans le cadre de son genre, le *commentarius*, 'administrative handbook'. Si le modèle d'Agrippa a été bien relevé, la référence à Vitruve manquait, et Ph. FLEURY l'a apportée dans la Discussion (p. 145).

La littérature administrative est illustrée par la *Notitia Dignitatum* (P. BRENNAN, p. 147 s.), appréciée de Claudien. On louera de pertinentes définitions ('the reformulation of the oikoumenè in bureaucratic terms', p. 148). L'analyse du *latercalum maius* est éclairée par l'essence du 'Roman political system' mondial, et les structures des services et bureaux, *officia*, civils, militaires ou financiers, sont clairement analysées (p. 155-156).

Une riche discussion (p. 172 s.) met en lumière notamment « l'impact pratiquement inexistant du christianisme triomphant » sur la *Notitia dignitatum*, à une époque où le recrutement des « païens » reste important.

Le recueil se devait de présenter, dans la perspective de la *Roma aeterna*, 'Les régionnaires de Rome', *Curiosum* et *Notitia urbis*, qui éclairent la Capitale du IV^e^ siècle. A. CHASTAGNOL apporte une très rigoureuse synthèse, sur la datation (p. 183-184), sur la fonction et la destinée posthume (les survivances, p. 189 s.). Le modèle du recensement a pu remonter à Auguste, et le schéma a inspiré la *Notitia* de Constantinople, avec des variantes (les *insulae*). A. CHASTAGNOL a saisi l'occasion de reprendre, sur la base de la célèbre (et difficile) mention des *domus* et *insulae*, les paramètres démographiques (p. 186 et n. 14).

Nul doute que ce riche recueil, plus suggestif qu'exhaustif, mais toujours représentatif, ne stimule les recherches actuelles et les curiosités qui valorisent l'encyclopédisme romain.

Jean-Marie ANDRÉ.

Mark Andreas SEILER, Ποίησις Ποίησεως. *Alexandrinische Dichtung κατὰ λεπτόν in struktureller und humanethologischer Deutung. Kall. fr. 254-268 C SH; Theokr. 1, 32-54; Theokr. 7; Theokr. 11; 'Theokr.'* 25 : Stuttgart-Leipzig, B.G. Teubner, 1997, 1 vol., 263 pages (Beiträge zur Altertumskunde, 102). ISBN 3-519-07651-9.

Cette étude sur la poésie alexandrine est essentiellement consacrée à Théocrite dont les idylles sont partie prenante des connivences intertextuelles qui unissent les poètes alexandrins. Ceux-ci jouent en effet entre eux des reprises plus ou moins fidèles qu'ils font de la poésie archaïque et classique. Mais ces jeux ne sont pas de la frivolité : ils cachent une véritable réflexion métapoétique que M. A. SEILER s'attache ici à découvrir derrière les récits mythologiques et les métaphores de certaines idylles de Théocrite.

Le premier chapitre met en place la problématique générale de cette étude et explique la méthode qui y est suivie. Le deuxième chapitre (p. 29-110) s'intéresse alors à la plus longue des *Idylles*, l'idylle 25 qu'il faudrait bien finalement attribuer à Théocrite : cette idylle est présentée comme une réponse au troisième livre des *Aitia* de Callimaque; l'auteur montre que les différents épisodes du récit mythologique sont à comprendre dans un sens métapoétique et que l'action du héros Héraclès est l'image même du faire poétique du créateur; le rapport entre Héraclès et le taureau Phaéthon serait homologique du rapport entre Théocrite et Callimaque auquel le poète de l'idylle 25 fait clairement référence. De même, l'épi-

sode des chiens est une allusion métapoétique à l'usage que l'on peut faire de la poésie homérique. Le combat d'Héraclès contre le lion dans la troisième partie de l'idylle a encore une signification métapoétique. L'auteur analyse sans cesse de près les influences contemporaines de Callimaque (*Hymne à Délos, Victoire de Bérénice, Aitia...*) sur Théocrite.

Le troisième chapitre, de longueur similaire (p. 111-184), est centré sur les *Thalysies* (idylle 7) qui sont un modèle théocritéen de la réflexivité poétique et de l'intertextualité à laquelle conduit nécessairement l'initiation poétique dont parle l'idylle 7. La fable de Comatas est étudiée de près à la fois dans ses structures narratives, dans sa construction intertextuelle et sa signification métapoétique. L'auteur met aussi en évidence une analogie avec la philosophie d'Aristote qui aboutit à la formulation de la définition de la poésie alexandrine (reprise dans le titre) comme ποίησις ποιήσεως.

Le quatrième chapitre (p. 185-216) porte sur l'idylle 11 et ses rapports avec les *Thalysies* et avec Callimaque : la lecture intertextuelle permet là encore de donner une portée métapoétique au poème qui n'est pas qu'un simple chant d'amour larmoyant. Le cinquième chapitre (p. 217-229) étudie enfin l'*ekphrasis* de la coupe dans l'idylle 1 comme apogée de la réflexivité de la poésie théocritéenne : cette description est une véritable poésie sur la poésie. Le dernier chapitre sert de conclusion générale à cette étude moderne et suggestive de la poésie alexandrine dont elle révèle moins l'érudition gratuite que la réelle profondeur et la subtilité métalittéraire.

Une importante bibliographie renvoie aux études et articles les plus récents sur ces textes et ces questions de la théorie littéraire (p. 236-252). Trois index complètent l'ouvrage : index des passages cités, index des noms, des réalités et des concepts employés et un bref index des mots grecs et latins.

Il faut souligner la rigueur de la démonstration menée ici qui s'appuie à la fois sur une bonne connaissance des théories modernes de la littérature, sur une lecture précise des textes alexandrins étudiés dans leur lettre même, et sur une bonne appréciation des théories et pratiques poétiques des poètes alexandrins. Mais on pourra regretter qu'elle soit parfois répétitive et centrée sur des exemples trop restreints dans leur variété et dans leur longueur. Mais il est sûr qu'un nouveau point de vue décisif est donné sur certaines des idylles de Théocrite qui ne demande qu'à être vérifié plus avant dans le reste du corpus théocritéen et alexandrin.

Christophe CUSSET.

Renata RACCANELLI, *L'Amicitia nelle commedie di Plauto, Un'indagine antropologica* : Bari, Edipuglia, 1998, 211 pages.

Les comédies de Plaute mettent en scène, de façon répétitive, des couples et des groupes d'amis. Renata RACCANELLI entend éclairer dans ce corpus, avec ses stéréotypes et ses récurrences, une façon de « raconter l'amitié » qui interfère avec la conception que s'en font les spectateurs et le code social du monde antique. Dans son introduction, l'auteur note que l'amitié, *amicitia* ou φιλία, suppose un modèle idéal, et entend tenir compte des nécessités narratives qui impliquent dans une comédie, à titre d'adjuvants, le recours à des amis. Une première partie porte sur le code de l'amitié plautinienne : *bene uelle* et *bene facere* sont ses deux principes qui lient sentiment avec intérêt, créant des obligations morales et non juridiques de services à rendre et de contredons. On voit apparaître un certain nombre de τόποι de l'amitié plautinienne : instabilité, exclusivité (les amis vont par couple), parité (même condition sociale, même âge, même sexe), solidarité... Une seconde partie,

plus longue, en fournit la vérification en examinant, pièce par pièce, les histoires d'amitié.

La validité d'une démarche qui utilise des œuvres littéraires comme document sociologique n'est pas à mettre en cause : on se demandera pourtant si R. RACCANELLI a bien vu toutes les conséquences liées aux nécessités narratives et dramatiques; par exemple l'exclusivité qui restreint les groupes d'amis à deux est-elle significative, si l'on prend en compte le nombre restreint d'acteurs et, partant, de personnages ? Si les services rendus sont la pierre de touche de l'amitié (mais, sur ce point, l'auteur a bien vu le rôle des contraintes narratives), ils n'en sont pas l'origine, et on aurait pu davantage exploiter la *Mostellaria*, la société d'amis dont Callidamate est le représentant, et la communauté des plaisirs comme source de l'attachement. Je m'étonne un peu de la banalité des conclusions tirées par R. RACCANELLI et de leur manque de spécificité romaine ou gréco-romaine. Peut-être eût-il convenu d'essayer de définir avec plus de précision le concept d'amitié et d'étudier systématiquement son champ sémantique chez Plaute. M. DELCOURT avait montré de façon convaincante l'inspiration pédérastique des *Captifs*; je m'en étais fait l'écho. R. RACCANELLI émet des réserves. Je me bornerai ici à dire qu'on ne peut lire les *Captifs* en oubliant que le *Phèdre* et le *Banquet* avaient été écrits; qu'il ne faut pas étudier le couple d'amis Philocrate/Tyndare sans prendre en considération — ce qui était un des arguments forts de M. DELCOURT — le couple antithétique Hégion/Stalagme; que le bon et le mauvais usage du petit esclave, du *puer*, sont aussi une donnée anthropologique.

Jean Christian DUMONT.

Emilia SERGI, *Patrimonio e scambi commerciali : metafore e teatro in Plauto* (Lessico e Cultura, 1), Préface de G. PETRONE, Messine, Dr. Antonino Sfameni, 1997, 166 pages.

La préface de G. PETRONE rappelle que ce sont le coût des amours et le souci de préserver le patrimoine qui produisent l'intrigue plautinienne. Un premier chapitre développe ce point, insiste sur l'importance fondamentale, dans le théâtre plautinien, de la *Res* et propose d'étudier les métaphores qui sont liées à celle-ci. Les chapitres suivants relèveront les métaphores alimentaires assimilant nourriture et argent, les métaphores animales (le prix des bœufs se change en bœufs enfermés dans une bourse, les vieillards sont des brebis que l'on tond quand on les dépouille de leur or), les hommes qui se confondent avec leur avoir et la présentation anthropomorphique des biens. E. SERGI analyse ensuite l'attitude de quatre personnages plautiniens vis-à-vis de l'argent : Euclion, Lysitélès, Périphane et Diniarque, puis elle examine les ambiguïtés du verbe *pereo*, signifiant selon les cas le dommage économique ou l'échec dans l'entreprise amoureuse. Le dernier chapitre contient une réflexion sur la dialectique de l'emploi et du personnage : lorsque celui-ci prend conscience de ses écarts avec les stéreotypes de son rôle, il enlève en quelque sorte son masque. Dans sa conclusion, E. SERGI appelle à rechercher le réalisme de Plaute hors des actions de ses personnages, qui se déroulent dans un monde entièrement fictif, *nusquam gentium*, mais, précisément, dans le réseau d'images qui font sentir tout le poids des réalités économiques.

Depuis l'ancienne dissertation d'A. INOWRACLAWER, *De metaphorae apud Plautum usu*, Rostock, 1876, les images plautiniennes n'ont pas suscité les études qu'elles méritaient, et le livre d'E. SERGI constituera un apport dans ce domaine. Je regrette toutefois que l'isolement du contexte ou l'absence de recherche sur l'histoire de certaines images, qui sont souvent un héritage d'une tradition comique, pouvant

remonter jusqu'à Aristophane, altère la signification de ces images. Je regrette aussi qu'en citant l'expression *nusquam gentium* (*Pseudolus*, v.401), E. SERGI n'ait pas rappelé le contexte : *Sed quasi poeta, tabulas cum cepit sibi,/Quaerit quod nusquamst gentium, reperit tamen /Facit illud ueri simile quod mendacium est.* La mention de la vraisemblance oblige à poser le problème du réalisme autrement qu'elle ne le fait.

Jean Christian DUMONT.

Alain GIGANDET, Fama deum, *Lucrèce et les raisons du mythe*, collection Tradition de la pensée classiques : Paris, Vrin, 1998, 447 pages.

Ce livre, version remaniée d'une thèse de doctorat soutenue en 1994, est une étude très rigoureusement menée de l'usage des mythes dans le *De rerum natura*. L'auteur y démontre que les occurrences multiples et disparates du discours mythique relèvent en fait d'un projet d'ensemble et d'un traitement rationnel. Le travail de réduction opéré par Lucrèce, qui mesure le mythe aux principes de la *ratio* épicurienne, est très clairement explicité. Mais A. GIGANDET souligne en outre — ce qui est d'un grand intérêt — les liens qui unissent cette question à la polémique philosophique : il montre que Lucrèce, dans ses références aux mythes, se livre à un examen critique des procédures, en usage notamment dans les écoles académicienne, péripatéticienne et stoïcienne, qui ont pour effet de légitimer ce type de discours.

La première partie, qui comporte quatre chapitres, est consacrée aux procédés mis en œuvre par Lucrèce pour réfuter les mythes et « désenchanter le monde ». Le philosophe jette ainsi, dès le livre I, la suspicion sur les devins et les poètes afin de les destituer de leur position d'autorité et de limiter leur influence. Mais il dénonce de ce fait la caution apportée par les stoïciens à la divination. Il démontre ensuite (livre II) la radicale impossibilité d'un monde où s'exercerait la volonté des dieux. Réfutant les notions de finalité et de providence, il s'oppose là encore aux stoïciens et à Platon en dénonçant la complicité de la philosophie avec le *muthos*. A. GIGANDET choisit ensuite de rompre avec l'ordre des chants lucrétiens pour montrer comment le poète chasse les dieux du ciel (livre VI) et de l'histoire humaine (livre V) : l'explication physique des phénomènes météorologiques interdit d'en lier l'apparition à une manifestation divine ; dans le domaine des inventions, l'évolution progressive et collective décrite par Lucrèce s'oppose à l'événement providentiel et anhistorique du mythe. Enfin, sont regroupées dans le quatrième chapitre les références aux figures fabuleuses, dont Lucrèce démontre l'impossibilité physique par rapport aux *foedera naturae*. Cette première partie, sans être d'une grande originalité, est cependant un point de départ nécessaire à la réflexion ultérieure. Elle comporte en outre le mérite de s'appuyer sur l'analyse précise des passages concernés, qui sont utilement mis en rapport avec la tradition et la polémique philosophiques. Ces mises en perspective permettent de mieux situer l'œuvre de Lucrèce dans l'histoire littéraire.

L'auteur s'attache ensuite, dans la deuxième partie, aux éléments d'explication du mythe. L'accent est mis à juste titre sur l'ambiguïté qui caractérise la naissance de la religion. La cause première en est selon Lucrèce la prénotion des dieux, qui est une expérience anonyme et universelle, comme le montre A. GIGANDET grâce à des rapprochements féconds avec la théorie épicurienne de la connaissance et le *De natura deorum* de Cicéron. Mais la fausse piété naît ensuite d'une mauvaise interprétation humaine, liée à l'ignorance des causes physiques. Rien cependant, dans la perception humaine des simulacres divins, ne peut vraiment prévenir les hommes contre l'erreur religieuse. Ce chapitre important a le mérite de souligner

le lien entre, d'une part, la formation du concept des dieux et, d'autre part, le contexte social de la royauté et de l'instauration du droit. On peut toutefois regretter que l'auteur n'ait pas suffisamment insisté sur la véritable *pietas* que Lucrèce oppose à la superstition. Les deux chapitres suivants développent une réflexion sur l'illusion en liaison non seulement avec la théorie épicurienne de la perception et de la représentation, mais aussi avec l'éthique : la naissance des mythes renvoie à la défaillance du jugement et aux impulsions contradictoires du désir et de l'angoisse, qui favorisent l'illusion. Les exemples du nuage et de l'écho permettent d'approfondir cette analyse portant sur les causes et conditions de constitution des mythes. A. GIGANDET développe dans cette partie une réflexion nouvelle et d'une grande pertinence, qui permet notamment de montrer que la question du mythe est étroitement liée à des points essentiels de la canonique et de la physique épicuriennes. La troisième et dernière partie pose le problème d'une interprétation des mythes dans le *De rerum natura*, c'est-à-dire d'une approche qui ne serait pas entièrement fondée sur une intention critique ou sur la volonté de rendre raison d'une illusion. Cet essai d'interprétation est dûment justifié par deux passages du chant V : qu'il s'agisse de l'allusion à la gigantomachie (v. 117-121) ou de la référence à Phaéton (v. 396-410), le récit mythique acquiert un nouveau statut. Mais Lucrèce n'en propose pourtant pas une interprétation allégorique. L'histoire de Phaéton n'est qu'un témoignage d'une possible victoire du feu, qui aboutirait à la fin du monde, et A. GIGANDET insiste à juste titre sur la valeur polémique de la citation. Lucrèce vise la conception stoïcienne d'un monde divin qui s'embrase et se régénère de manière cyclique. Il en est de même pour la gigantomachie, qui lui permet d'imputer à ses adversaires philosophiques « la crainte superstitieuse du châtiment divin et la croyance magique à ce que soient suivies d'effet les paroles provocatrices concernant la fin du monde ». Le chapitre consacré à la longue digression sur Cybèle (chant II), met en évidence les procédés au moyen desquels Lucrèce réfute l'interprétation allégorique de ce mythe, tout en tenant compte de sa cohérence et de son efficacité. Il remet certes en cause l'exégèse stoïcienne, mais également le principe de l'herméneutique des mythes pour proposer dans le récit des châtiments infernaux les lignes de force d'une « théorie matérialiste » d'interprétation : le mythe est transposé, son sens déplacé. Dans le monde infernal imaginaire, des corps dont l'existence matérielle est impossible souffrent des peines physiques imposées par des puissances vengeresses ; dans la Nature, des âmes bien réelles souffrent des maux issus d'un imaginaire déréglé. A. GIGANDET démontre donc parfaitement qu'on ne peut assimiler l'interprétation lucrétienne à un décalage herméneutique, car cela impliquerait que le mythe recèle un sens caché. Lucrèce choisit au contraire de donner congé à la logique du mythe en le renvoyant à sa genèse, qui est celle d'une illusion. L'hypothèse initiale du livre se voit donc confirmée : l'usage du mythe correspond effectivement à une méthode puisque Lucrèce élabore une vérité philosophique du discours mythique sur le terrain de la *ratio* épicurienne.

Ce livre a le grand mérite de proposer une étude méthodique et exhaustive des références au mythe qui émaillent le *De rerum natura*. Or cette question, qui occupe pourtant une place importante dans le combat de Lucrèce contre la religion, avait été peu explorée jusqu'ici. A. GIGANDET a su en outre relier l'analyse des récits mythiques à la réflexion lucrétienne sur l'illusion et les ressorts de la conviction. L'itinéraire de lecture adopté est très convaincant et la thèse d'ensemble difficilement contestable. Un regret en revanche : le point de vue est strictement philosophique. La question de la poétique n'est pas abordée avant la conclusion. Le discours mythique, que Lucrèce certes réfute mais qu'il intègre néanmoins à

son poème, aurait pu être mis davantage en rapport avec le plaisir. Le mythe n'est-il pas aussi un moyen de séduction dont le poète fait malgré tout usage ? Un miel dont on expliquerait l'élaboration et les défauts mais dont on ferait néanmoins goûter la saveur ?

S. LUCIANI.

Godo LIEBERG, *Caesars Politik in Gallien. Interpretationen zum Bellum Gallicum* : Bochum, N. Brockmeyer, 1998, 186 pages.

Le sous-titre indique bien le caractère de ce livre. G. LIEBERG effectue à partir de la bibliographie relativement récente consacrée au *Bellum Gallicum* — à l'exception d'une demi-douzaine de travaux classiques de caractère général, presque toutes les références sont postérieures à 1940 — une mise au point sur quelques problèmes relatifs à cet ouvrage. Tout d'abord sur sa conception et les conditions de sa réalisation; pour diverses raisons, il ne peut croire, comme certains, à une rédaction d'ensemble à la fin de la guerre, au cours de l'automne 52 et de l'hiver 52/51 ; les livres ont été, pense-t-il, écrits à la fin de chaque année de campagne, comme le montrent différents indices, notamment l'évolution du style du début à la fin de l'ouvrage; il y a d'autre part une continuité entre *B. Gall.* et *B. Ciu.* qui va dans le même sens, car on ne peut alors voir un achèvement dans la fin du *B. Gall.*

Suit un commentaire de chapitres, pris presque uniquement dans le livre I, constituant trois ensembles : les démêlés aves les Helvètes, 7-14; 27-28; la guerre contre Arioviste, 30-47; César et les Héduens après sa victoire sur Arioviste, 47-54, donc presque la totalité du livre, à quoi s'adjoint, au début du L. II (1-5), le récit des attaques de César contre les Belges. G. LIEBERG procède à une étude détaillée des chapitres concernés, complétée dans quelques cas (chap. 44-47; 54) par une minutieuse analyse stylistique; un examen est également fait du discours de l'Arverne Critognatos, en VII,77. Dans ce commentaire, le texte de César est confronté à d'autres témoignages, de Suétone parfois, et surtout des historiens grecs, Plutarque, Appien, Dion Cassius; à diverses reprises, l'auteur s'oppose à M. RAMBAUD sur la crédibilité du récit césarien. Dans un développement terminal qui sert en quelque sorte de conclusion, il exprime son opinion sur la politique de César dans sa conduite de la guerre des Gaules; selon lui, il n'était pas mû par des visées impérialistes; ce sont les circonstances qui ont provoqué les conquêtes; il voulait avant tout protéger contre leurs ennemis des peuples alliés, et, au-delà, éviter à Rome une nouvelle invasion des Germains. En annexe, il soutient la thèse de l'attribution à Hirtius du livre VIII, ainsi d'ailleurs que du *B. Alexandrinum*, et approuve en VII, *Praef. 2* la correction de L.-A. CONSTANS *suppleui rebus* à la place de *superioribus*.

Une étude limitée certes, mais solide et précise, qui sera utile à tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre de César.

J. HELLEGOUARC'H.

Hellfried DAHLMANN, *Varrone e la teoria ellenistica della lingua*, Présentation, notes commentées et bibliographie de G. CALBOLI. Traduction italienne de P. VOZZA : Naples, Loffredo, 1997, 105 pages.

Pour ceux qui se heurtent aux difficultés de la langue allemande, cette traduction de P. VOZZA est bienvenue. Pour les autres, précieuses seront les notes com-

mentées qui accompagnent la réflexion que H. DAHLMANN consacre aux livres V à X du *De lingua latina* de Varron. G. CALBOLI en est l'auteur. Il apporte ainsi son savoir linguistique, grammatical et rhétorique au commentaire qui accompagne le texte. Plus précisément il insiste sur une linguistique varronienne dont les théories grammaticales et rhétoriques, si elles ne sont pas linguistiques au sens moderne du terme, n'en sont pas moins fonctionnelles. Cette linguistique logique, adossée, comme il convient dans l'Antiquité, à la philosophie, offre des modèles et structures d'ordre stylistique et pragmatique. Une perspective historique, rassemblant des faits de la diachronie et de la synchronie, permet tout à la fois un état du langage et une doctrine gréco-romaine pour une sémantique fonctionnelle. L'analogie et l'anomalie ainsi que la synonymie sont présentées également dans une perspective historique, tandis que sont examinées les influences de la *Poétique* et de la *Rhétorique* d'Aristote.

Avec l'examen du contenu des livres varroniens, sont approfondies pour les livres V à VII les étymologies et leurs sources possibles. Les livres VIII à X ont plus particulièrement trait aux faits d'analogie et d'anomalie. Les notes définissent ou replacent les concepts dans leur contexte et en fonction de leur problématique propre. On appréciera ainsi les excellentes synthèses qui sont faites en particulier de la théorie de la dérivation hellénistique et de la position des Stoïciens sur l'étymologie (p. 89, 19 et 18), des quatre degrés du langage et notamment du *quartus gradus* (p. 92, 27). L'origine des mots et la théorie de l'*impositio* sont commentées (p. 92, 27 et p. 83, 143) par rapport à la conception de « rois onomatothètes » que Varron reprend en partie au *Cratyle*. Enfin constante est l'actualisation du texte varronien mis en rapport avec la linguistique moderne (p. 88, 18). Une solide bibliographie (p. 97-101), parfaitement à jour, est encore due à G. CALBOLI. Enfin un *index* des mots les plus importants aide à se retrouver aisément dans l'ouvrage.

Linguistes, philologues, spécialistes des théories grammaticales, éditeurs et critiques de textes reliront ainsi le texte de H. DAHLMANN dans une version qui en renouvelle la réception par un sens actualisé.

J. DANGEL.

The Cambridge Companion to VIRGIL, edited by Charles MARTINDALE : Cambridge University Press, Cambrige, 1997, XVII — 370 pages (avec l'index), 16 pages d'illustration (blanc et noir) insérées entre les pages 110 et 111.

Virgile est le premier auteur classique auquel est consacré un volume entier (le 26e) dans la série *Cambridge Companions to Literature*. Les latinistes et tous les lecteurs passionnés de Virgile ne peuvent que s'en réjouir et trouver l'initiative justifiée — encore que tardive ! —, assurés qu'ils sont comme Charles MARTINDALE, l'éditeur du livre, que « les traces de Virgile sont partout dans la culture européenne, qu'elles soient reconnues ou non » (p. 3). Cette publication est destinée à un large public anglophone, avant tout d'étudiants des universités en Lettres Classiques, Art, Littérature anglaise et comparée, mais aussi d'amateurs cultivés, subjugués par le poète latin au point de souhaiter continuer à approfondir leur compagnonage avec lui grâce à un intermédiaire sûr et néanmoins discret qui n'ôte pas la possibilité de choix dans l'interprétation, qui ne s'interpose pas, brouillant le dialogue intellectuel ou spirituel direct dans lequel consiste la lecture. Souhaitons qu'un tel public anglophone soit nombreux pour ce très bon guide virgilien. Pour ce qui est des lecteurs qui, pénétrant la langue anglaise, ne sont pas d'authentiques anglo-américains, il leur faudra accepter de ne trouver dans ce livre en dehors de quelques emprunts à Roland BARTHES ou Gérard GENETTE que de très rares réfé-

rences culturelles ou bibliographiques qui ne soient anglo-américaines. Cela dit, l'ouvrage est stimulant par l'état présent qu'il a su dresser des principales questions critiques sur l'œuvre virgilienne à partir de livres et articles tout récents.

Dix-sept auteurs ont contribué à l'ouvrage qui comporte vingt-deux rubriques : Alessandro BARCHIESI (Verona) pour *Narration virgilienne : (b) Ecphrasis* (p. 271-281) ; William BATSTONE (Ohio) pour *Didactique virgilienne : valeur et signification dans les « Géorgiques »* (p. 125-144) ; Colin BURROW (Cambridge) pour *Virgile en traduction anglaise* (p. 21-37) et *Virgiles de Dante à Milton* (p. 79-90) (« Not Virgil from Dante to Milton,... but Virgils ») ; Fiona COX (Cork) pour *Envoi : la mort de Virgile* (p. 327-336) ; Joseph FARRELL (Pennsylvania) pour *L'intertexte virgilien* (p. 222-238) ; Don FOWLER (Oxford) pour *Le commentaire de Virgile par Servius* (p. 73-78) et *Narration virgilienne : (a) Récit* (p. 259-270) ; Philipp HARDIE (Cambridge) pour *Virgile et la tragédie* (p. 312-326) ; Duncan F. KENNEDY (Bristol) pour *Réceptions modernes et leurs implications interprétatives* (p. 38-55) et *Épopée virgilienne* (p. 145-154) ; Andrew LAIRD (Warwick) pour *Approche de la peinture des caractères chez Virgile* (p. 282-293) ; M. J. H. LIVERSIDGE (Bristol) pour *Virgile dans l'art (« Visual art »)* (p. 91-104) ; Charles MARTINDALE (Bristol) pour *Introduction : « Le classique de toute l'Europe »* (p. 1-18) et *Politique verte : les « Églogues »* (p. 107-124) ; Susanna MORTON BRAUND (London) pour *Virgile et le Cosmos : idées philosophiques et religieuses* (p. 205-221) ; Jeanne O'HARA (Wesleyan University) pour *Le style de Virgile* (p. 241-258) ; Ellen OLIENSIS (Yale) pour *Fils et amants : sexualité et genre* (N.B. : c.à.d. masculin, féminin) *dans la poésie de Virgile* (p. 229-311) ; R.J. TARRANT pour *Poésie et pouvoir : La poésie de Virgile dans le contexte contemporain* (p. 169-187) ; Elena THEODORAKOPOULOS (Birmingham) pour *Conclusion : « Le livre » de Virgile* (p. 155-166) ; James E.G. ZETZEL (Columbia) pour *Rome et ses traditions* (p. 188-203).

Quatre grandes parties composent le livre : 1. Traduction et réception (p. 19-104) ; 2. Genres littéraires et carrière poétique (p. 105-166) ; 3. Contextes de production (p. 167-238) ; 4. Contenus et formes (p. 239-336). Environ un tiers du recueil est consacré à la reception des œuvres virgiliennes : les quatre-vingt-cinq pages de la première partie, auxquelles on doit ajouter la majeure partie de l'introduction qui commente en particulier quelques pages de l'essai de T. S. Eliot, *What is a Classic ?* où se lit la célèbre formule définissant Virgile comme « le Classique de toute l'*Europe* », sans oublier l'*Envoi* où l'auteur s'attache à situer le fameux livre d'Hermann BROCH sur *La mort de Virgile* dans son contexte politique et littéraire et le présente comme « la plus importante réponse à Virgile dans le 20e siècle ». L'ordonnance de l'ouvrage au rebours des habitudes de la critique et l'importance accordée à la réception des poèmes virgiliens sont justifiées par C. MARTINDALE qui a tenu à souligner combien « réception et interprétation sont étroitement liées » et qu'il y a « appropriation » de Virgile dès qu'on le traduit (cf. p. 12). Sans doute la grandeur de Virgile se mesure-t-elle à cette aptitude à être toujours et encore *Vergilius noster*.

Selon la familiarité du lecteur avec Virgile et la bibliographie qui le concerne, il appréciera avec gratitude l'apport dans la synthèse (de la plus brève : les cinq pages de D. FOWLER sur Servius, à la plus longue : les dix-huit pages de R.J. TARRANT sur Virgile et le pouvoir), saluera la performance d'une approche sûre, ferme, mais qui toujours respecte ambivalences et ambiguïtés (toutes les contributions ont ce mérite ; pour ma part j'ai particulièrement apprécié la problématique tragique de la lecture de Virgile par Ph. HARDIE), goûtera profondément la subtile pénétration de tel ou tel commentaire (que d'exemples pourraient être donnés et notamment à partir de l'article de J. FARRELL scrutant l'intertexte virgilien).

Une indispensable chronologie virgilienne complète l'ouvrage, accompagnée d'une liste des grandes dates dans la réception de l'œuvre du poète. Une série de 26 illustrations parmi les plus célèbres (tirées des manuscrits illustrés, de mosaïques, peintures, sculptures) agrémente le livre, insérée entre les p. 110 et 111, en même temps qu'elle signale des formes diverses de réception des poèmes virgiliens et d'hommage au poète latin.

Plus encore que la liste récapitulative des auteurs et ouvrages cités, l'index sera utile au lecteur actif, c'est-à-dire en quête d'autres synthèses dans le domaine des études virgiliennes, latines, anglaises.

Antoinette NOVARA.

Joël THOMAS, *Virgile, Bucoliques, Géorgiques* : Paris, Ellipses, 1998, 176 pages.

Il faut que nous nous réjouissions de voir se multiplier les éditions autour des grands textes accessibles aux publics les plus larges. Les Belles-Lettres viennent de donner en poche une édition bilingue des *Bucoliques* (J.-P. NÉRAUDAU) et des *Géorgiques* (J. PIGEAUD) ; *Folio Classique*, en un seul volume, *Bucoliques* et *Géorgiques* (F. DUPONT) ; la collection *La Salamandre* (Imprimerie Nationale) une nouvelle traduction des *Géorgiques* (bilingue).

Les éditions *Ellipses* lancent une série intitulée « Textes fondateurs ». L'esprit de cette collection est de fournir au public le plus vaste (et en particulier le public étudiant) une présentation de l'œuvre, des extraits substantiels et une appréciation de son influence. Le premier volume qui paraît concernant les lettres latines est signé par Joël THOMAS. Un deuxième est annoncé : le *Satyricon* par René MARTIN.

Joël THOMAS présente donc en un seul livre les *Bucoliques* et les *Géorgiques*. On mesure la difficulté de la tâche. Pour en venir à bout dignement, l'auteur ne s'est pas contenté de présenter la *doxa* virgilienne, le résumé de ce qu'il faut savoir. Il a écrit un livre très personnel dans lequel les lecteurs des *Structures de l'imaginaire dans l'Énéide* reconnaîtront les méthodes et les ambitions d'une critique qui a déjà beaucoup apporté à notre lecture de Virgile. Même s'il peut inspirer quelques réserves, l'ensemble ne manque ni de force ni de profondeur. Il faut louer Joël THOMAS d'avoir choisi un seul but, vers lequel il tend dans l'urgence (car le nombre de pages est limité) : donner une idée du prix unique de cette poésie. Elle est envisagée comme le résultat d'un parcours spirituel qui est aussi méditation sur la place de l'homme dans l'univers. Certes les *Bucoliques* sont, en un sens, des poèmes très artificiels ; mais ils ont aussi l'ambition d'exprimer des aspects essentiels de l'être. L'auteur s'attache à montrer comment la poésie de Virgile est structurée et structurante — qu'il s'agisse de la forme et de l'organisation de l'imaginaire. Il insiste sur les significations qui naissent de la composition dans les deux poèmes, et sur ce qui montre la relation de l'humain avec le macrocosme. Sa démarche possède un langage (parfois un peu rude — je cale sur « oxymoronique » et « pseudomorphose », entre autres) et un rythme, marqué par le grand jeu binaire qui considère (et résout) la part de l'ombre et celle de la lumière, l'ouverture et la fermeture, le superficiel et le profond.

Comme il était prévisible, voire inévitable, le commentaire déborde sur l'*Énéide* (l'auteur est plein de son sujet) en mettant à son tour fortement l'accent sur l'unité de l'œuvre virgilienne, en insistant sur la permanence de l'Arcadie, qui se retrouve dans les *Géorgiques* (grâce à Aristée, *Arcadius magister*) et l'*Énéide* (Évandre) ; sur le motif essentiel de la mort et de la résurrection (Daphnis, la bougonie, et Rome qui renaîtra des cendres de Troie).

Une quinzaine de pages suggestives esquissent le rôle initiateur de Virgile dans la culture occidentale. Il est sûr que l'exercice est difficile, mais nécessaire. Les extraits accompagnés du texte latin ont été traduits par Delille pour les *Géorgiques*, Valéry, Pagnol (*Bucolique* I), Millevoye (*B* 7, *B* 4, *B* 6), Gresset (*B* 5). Ces deux dernières, surtout Gresset, ont un charme un peu suranné. Mais, même pour présenter des extraits, je n'aurais pas eu l'audace d'adopter un ordre autre que celui voulu par Virgile. La matière est si riche qu'elle fait naître l'envie de discuter, au moins de nuancer. Daphnis est-il mort d'amour ? La définition des paysages, sous le titre générique *Paysages bucoliques* (pages 72), mêle de façon un peu confuse des passages des *Bucoliques* et des *Géorgiques*, alors que la thèse est qu'ils diffèrent. D'autre part trouve-t-on beaucoup de montagnes hostiles dans les *Bucoliques* ? L'esquisse de Rome, avec son rempart (*Géorgiques* II, 535), n'est-elle pas le contraire de l'Arcadie (cf. *Urbem quam dicunt Romam...*), et l'on retrouve ici la grande question : les bergers ont-ils de doux pâturages à cause des affects et des significations liés à ce type de paysage ou parce qu'ils ne peuvent faire paître en ville leurs moutons ? Y a-t-il un réel à côté de l'imaginaire et une beauté des *Géorgiques* ne serait-elle pas de le montrer ?

Cette question est consubstantielle à la poésie de Virgile. Mais la poser n'est pas réduire l'intérêt de ce livre séduisant, riche et vigoureux.

Ph. HEUZÉ.

Michael PASCHALIS, *Virgil's Aeneid. Semantic Relations and Proper Names* : Oxford, Clarendon Press, 1997, 438 pages.

Sémantique et sémiotique sont les visées affirmées par M. PASCHALIS. Les noms propres comportent une charge de sens qu'ils doivent à leur signification étymologique, si bien qu'ils sont porteurs d'un horizon d'attente de la réception. Ces données sont pour certaines des acquis véhiculés par une longue tradition mythique, pour d'autres, des versions rares du mythe, voire des inconnues qui naissent d'une invention auctoriale. Quoi qu'il en soit, elles fondent la narration épique. Elles concernent les généalogies individuelles ou collectives, anthroponymes et ethniques, comme les toponymes. Mais elles s'étendent aussi à l'écriture en catalogue. On voit ainsi s'imposer des modèles conceptuels, capables de suggérer des sens analogiques ou de déclencher des séquences descriptives attendues, mais renouvelées par une émulation créatrice, voire entièrement inventées.

Virgile suit évidemment cette manière de faire et ces principes de lecture du texte homérique qu'ont privilégiés les Alexandrins et qui ont encore été enrichis par l'érudition varronienne. Il le fait pourtant en prenant de grandes libertés, voire en marquant de fortes ruptures. M. PASCHALIS s'attache à montrer ces jeux de continuité et de rupture à plusieurs niveaux, dans la mesure où, en plus de l'étymologie, est pris en compte le sens en contexte. Plus exactement les jeux analogiques, de nature approximative et impressive, permettent diverses étymologies pour un même nom autant que la mise en place de correspondances multiples. La signification présente ainsi des degrés différenciés de compréhension : elle peut être immédiatement saisissable ou être élaborée, comme on le ferait d'un texte caché dont il convient de connaître les sources et les allusions intertextuelles. Elle n'exclut pas les arbitraires du signe et du sens, comme le sont les substitutions abruptes, les allusions approximatives et les variantes approchées. Ces suggestions de l'oreille et de l'esprit aboutissent à la création de réseaux de sens qui se tissent par approximations successives et spéculations diverses. Ces principes d'un sens bourgeonnant ne sont pas sans lien avec une conception cyclique des choses. Il existe des

moyens spécifiques de mise en œuvre : les uns, d'ordre microstructural, reposent sur des ressemblances suggestives de cellules phoniques ; les autres, d'ordre macrostructural, procèdent par associations verbales et sémantiques, qui ressortissent notamment à la synonymie, l'antonymie, voire à des hyponymes, en similitude impressive. Des rapports, de nature purement arbitraire, peuvent en outre résulter de segments morphologiques en rapprochement aléatoire, de réseaux en « maillons sémantiques » (*semantic clusters*) ou encore de relations senties comme métaphoriques. Ces compositions libres concernent aussi bien la narration que les discours.

Ce livre est riche d'idées. Il l'est seulement un peu trop. L'oreille moderne n'est plus celle de l'Antiquité. Mieux : notre réception est avant tout textuelle, pour une lecture plus conceptuelle qu'auditive. Aussi est-il très gênant d'établir des réseaux de sens à partir de la seule reconnaissance de cellules phoniques arbitrairement retenues ou encore d'allomorphes, voire d'associations libres. Je prendrai à ce sujet un seul exemple, celui de Laocoon, p. 102-103 : après le rappel de l'étymologie ordinaire λαός + χοέω (« voir »), on glisse à une association sémantique, par ressemblance phonique, avec ἀχοντίζω (« lancer une javeline »), puis, par phonosynonymie, avec νοέω (« voir par l'esprit ») ainsi qu'avec Κοῖος, Cœus, le Titan « intelligent », si bien que Laocoon fonctionnerait en synonymie surimposée avec *Enceladus* (celui qui bourdonne), et serait ainsi un frère de *Fama*. Ce réseau sémantique par évocations successives et par réseaux associatifs suggérés serait propre à justifier la fonction de Laocoon dans l'épopée virgilienne : son rôle consiste en effet « à observer et écouter les nouvelles avec les yeux d'un guetteur et des oreilles à l'affût en vue d'avertir et d'informer ». Ces rapprochements n'ont en eux-mêmes rien de scandaleux ; comme le rappelle l'auteur, ils sont même pour certains le produit des lexicographes et mythographes. Mais ils supposent que le lecteur de Virgile ait constamment en mémoire le texte homérique qui est cité à l'appui de ces reconstructions verbales. Il est certain que la lecture de l'épopée virgilienne requiert un savoir culturel partagé et solidement établi. Mais il paraîtrait plus convaincant d'établir ces réseaux de correspondances sémantiques à partir d'abord du texte même de Virgile. Ensuite et conjointement pourrait « se surimposer » une connaissance approfondie d'Homère, sans que celle-ci soit le fondement originel de la signification. Cette reconnaissance en surimpression serait alors une preuve supplémentaire apportée à une écriture en phonosynonymie et en analogie construites. Mieux : dès qu'il s'agit d'allitérations et de récurrences phoniques, fussent-elles porteuses d'un sens suggestif, leur fonctionnalité objective requiert des retours construits, au point de permettre l'identification d'une architecture phonique. L'hexamètre dispose en la matière de repères structurables, capables d'un rythme constructif autant que construit. Ainsi en va-t-il, sur le plan des microstructures, de retours phoniques sous un même temps fort ou faible du vers ou encore des jalons attendus du rythme comme le sont les césures et les début ou fin de vers. Et sur le plan des macrostructures, des correspondances horizontales autant que verticales peuvent être tissées, d'une manière rationnelle et objectivement repérable, en fonction d'une lecture colométrique des vers. L'hexamètre épique repose en effet, aux temps forts de l'information, sur la confrontation de séquences pré — et post — césurales, qui sont des repères forts d'un sens constructif et construit.

Quoi qu'il en soit, ces réserves, qui ressortissent au souci d'une stylistique et d'une sémiotique fonctionnelles, ne visent aucunement à condamner l'ouvrage. Elles sont seulement régies par un souci de prudence et visent à mettre en garde contre des interprétations hasardeuses. Si tel n'est pas exactement le problème de ce livre, l'imagination brillante qui le sous-tend pourrait inviter des lecteurs imprudents à outrepasser les règles de la logique scientifique.

J. DANGEL.

Marianne WIFSTRANDS SCHIEBE, *Vergil und die Tradition von den römischen Urkönigen* (Hermeseinzelschriften, 76) : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1997, 194 pages.

Plusieurs textes latins d'époque impériale placent Saturne en tête de la liste des rois légendaires de Rome, puis du Latium. D'autres lui substituent Janus qui, après avoir exercé seul le pouvoir, l'aurait partagé avec Saturne arrivé entre temps sur le site de la ville à venir. C'est à la naissance et au développement des traditions relatives à ces deux règnes que M. WIFSTRAND SCHIEBE vient de consacrer une étude originale. L'idée maîtresse en est que, dans ce processus, l'*Enéide* joua un rôle décisif. D'où le titre du livre.

Dans ses travaux précédents l'auteur avait souligné qu'aucun texte antérieur à Virgile ne faisait état de la tradition selon laquelle, chassé de l'Olympe par Jupiter, Saturne serait venu s'établir dans le Latium où il aurait régné. Elle apparaît en effet en *En.* 8,319-325 (cf. aussi 7,180-181), et ce sous une forme qui mérite de retenir l'attention : le poète n'y dit rien du sort ultérieur de Saturne; relégué sur terre sans espoir de retour, il y est *stricto sensu* réduit au statut d'« ex-olympien », ce qui est sans exemple. Comment expliquer un tel état de choses ? M. WIFSTRAND SCHIEBE relève que Saturne était une figure de première importance aux yeux du poète dans la mesure même où l'*Enéide* annonçait le retour de l'âge d'or. En le transférant sur le site de la ville future, Virgile intégrait du même coup les *aurea saecula* dans l'histoire romaine. À la différence de ce qui était le cas dans ses œuvres antérieures, l'âge d'or perdait sa dimension universelle pour se limiter au Latium. Mais cette réduction d'échelle avait pour résultat de le marquer au sceau de Rome comme celui qu'Auguste était en train d'inaugurer. Dans cette optique on peut comprendre que le poète ait choisi d'ignorer le problème théologique qui se trouvait posé.

Avant l'*Enéide* la tradition latine relative à Saturne reconnaissait en lui un dieu qui avait régné sur le ciel et sur la terre, donc sur l'Italie. Cette partie de sa geste se situait dans un cadre temporel pré-jupitérien. Plus qu'avec lui, Saturnia et le *Saturnius mons* étaient mis en rapport avec la légende d'Hercule qui, à l'occasion de sa halte sur le site de Rome alors qu'il ramenait le bétail de Géryon, était censé, selon plusieurs de nos sources, avoir organisé le culte rendu à Saturne qui, comme le sien, obéissait aux prescriptions du *ritus graecus*. Mais l'essentiel est bien que, dans ce cadre, Saturne ait été et soit resté un dieu.

Les choses n'étaient pas aussi claires dans le cas du Saturne de l'*Enéide*, et ce pour deux raisons au moins. La première tenait au fait que le poète avait laissé dans le vague le problème des rapports de Saturne et de Janus, mentionné dans le même livre VIII, sur lequel des générations d'exégètes allaient se pencher à tour de rôle. Le deuxième était, comme nous l'avons dit, d'ordre théologique. Le Saturne de Virgile n'appartenait plus à la catégorie des *dei ab initio sempiterni*. Sa place dans le panthéon romain invitait donc les érudits païens à l'inclure dans le groupe des héros civilisateurs divinisés ou *dei facti*. On comprend que, dans cette optique, le thème de la fuite de l'Olympe ait été systématiquement passé sous silence, mais aussi que les pères de l'église lui aient fait la part plus que belle.

Sur Janus, Virgile passe plus vite que sur Saturne. Evandre sait seulement de lui qu'il avait fondé le Janicule (8,357-358) et il est mentionné, juste après Saturne (7,180), dans la série des *ab origine reges*. L'auteur relève que ces vers ne nous apprennent pas si, comme Saturne, il était originellement un dieu ou, au contraire, un homme. À ses yeux le poète est ici tributaire, sans doute de loin, d'une tradition qui faisait de Janus un roi ayant apporté aux habitants du Latium les premiers bienfaits de la civilisation et dont l'écho se laisse percevoir chez Macrobe (*Sat.* 1, 9, 13). Il la croit d'origine grecque dans la mesure où, étranger au panthéon hellé-

nique et n'y ayant pas de correspondant, Janus pouvait endosser le rôle de héros civilisateur.

Commentateurs de Virgile et autres érudits d'époque impériale allaient s'attacher à préciser les rapports de Janus et de Saturne. Si la question de priorité pouvait se trancher au profit du premier (*O.G.R.* 1, 3), celle de l'apport civilisateur de chacun devait se régler dans le sens d'un partage. Ces mises au point allaient entraîner la formation d'une liste longue des « Urkönige » (Janus, Saturne, Picus, Faunus, Latinus). Loin d'être postérieure à celle-ci dont elle ne serait qu'un abrégé, la liste courte qui se limitait aux trois derniers de ces noms lui est en fait antérieure. Elle a la chance d'avoir figuré dans le *De origine populi Romani* de Varron.

Telles sont les conclusions d'un livre tonique et vigoureux. De toute évidence il appelle une discussion approfondie que, par manque de place, nous limiterons à deux remarques. La première a trait à Saturnia. Sauf erreur de notre part, l'auteur ne discute nulle part la théorie remontant à R. PICHON (G. D'ANNA, *Anonimo, Origine del popolo Romano*, p. 68-69) qui reconnaît dans le Janicule virgilien un nom ancien et tombé dans l'oubli du sommet nord du Capitole. Du fait que le souvenir de Janus et de Saturne, au demeurant associés dans une galerie d'ancêtres au palais de Latinus, s'attachait respectivement à chacune des hauteurs de cette colline, on pourrait être tenté, sinon de conclure, du moins de penser à une communauté de destins et, le cas échéant, de statuts. Saturne, nous semble-t-il, ne perdrait rien à ce renversement de la perspective, restant en matière d'*aurea saecula* le précurseur d'Auguste.

D'un point de vue plus général, M. WIFSTRAND SCHIEBE recourt pour une bonne part à l'argument *e silentio*. Or il n'est pas facile d'en concilier l'usage avec ce que nous entrevoyons du naufrage de la littérature érudite d'époque républicaine et de la tendance d'un Varron à se faire l'écho de traditions différentes selon ses œuvres. Qui plus est, cette approche peut conduire à des chronologies insoutenables sous une apparence de rigueur : c'est ainsi que certains, sur cette base, croient pouvoir dater du I^er^ siècle avant J.-C. l'assimilation de Romulus divinisé à Quirinus, alors qu'elle renvoie nécessairement à des temps reculés.

Jean-Claude RICHARD.

HORACE. *L'œuvre et les imitations. Un siècle d'interprétation.* Neuf exposés suivis de discussions par Hermann TRÄNKLE, P.H. SCHRIJVERS, Virginio CREMONA, Stephen HARRISON, Manfred FUHRMANN, Hans Peter SYNDIKUS, Karsten FRIIS-JENSEN, Walther LUDWIG, Andrée THILL. Entretiens préparés et présidés par Walther LUDWIG. Entretiens sur l'Antiquité Classique, tome XXXIX, Fondation Hardt : Vandœuvres — Genève, 1993, 439 pages.

On a eu l'occasion de commenter abondamment les cérémonies et publications qui ont marqué le bimillénaire de la mort d'Horace en 1993. La Fondation Hardt de Vandœuvres — Genève avait pris les devants, en consacrant au poète latin ses trente-neuvièmes Entretiens, organisés du 24 au 29 août 1992, ce qui permit, avec la ponctualité suisse que l'on connaît, la publication de l'ouvrage en 1993 précisément.

Les neuf exposés et les discussions auxquelles ils ont donné lieu constituent un fort volume dont on peut admirer, au premier coup d'œil, l'architecture claire et robuste. Elle traduit de la part des organisateurs de ces Entretiens, une volonté louable de cohérence et d'exhaustivité. L'exposé liminaire concerne les principes et les problèmes de l'édition d'Horace; cinq exposés qu'on peut qualifier de centraux s'occupent des divers aspects de l'œuvre du poète, pour culminer en une

réflexion sur l'unité de son œuvre et de sa vie; enfin, trois exposés conclusifs nous présentent la réception d'Horace au moyen âge, à la Renaissance et à l'époque baroque. Guidés, sans doute, par ce canevas simple et solide, les neuf auteurs ont su traiter leur sujet sans empiéter sur celui du voisin : pas de redites donc, et très peu de contradictions; les discussions mêmes sont courtoises et consensuelles, au point, parfois, de gommer un peu trop les différences d'approche ou de sensibilité. Voilà donc, dira-t-on, un volume utile où tout le monde peut trouver à glaner, et qui donne une image, sinon complète, du moins juste des études horatiennes en cette fin de siècle.

Sans ruiner ce premier jugement favorable, une lecture plus attentive des neuf textes amène à le nuancer quelque peu. L'exposé de H. TRÄNKLE concerne sans doute les problèmes de l'édition d'Horace, mais la base choisie est extraordinairement étroite : il s'agit pour l'essentiel d'une analyse comparative de deux éditions Teubner, celle de Fr. KLINGNER, dont l'apparat est assez vivement critiqué, et celle de D.R. SHACKLETON BAILEY, à qui sont reprochés, non sans raison d'ailleurs, son goût pour les conjectures aventureuses ainsi que la hâte et le manque de soin qui ont caractérisé l'élaboration finale de son travail. Un troisième Horace produit par la maison Teubner, celui de S. BORZSÁK, est tout juste mentionné page 2; il faut l'intervention de W. LUDWIG, au cours de la discussion, pour amener H. TRÄNKLE à donner son point de vue : non, l'édition de BORZSÁK ne lui convient pas non plus, car elle est trop conservatrice. Mais s'il en est ainsi, pourrait-on objecter, si aucun des trois volumes Teubner ne satisfait pleinement H. TRÄNKLE, cherchons ailleurs; il y a eu d'excellentes éditions en Italie ou en Grande-Bretagne, par exemple. Et en attendant, ne vaudrait-il pas la peine de s'interroger sur la justification méthodologique du conservatisme ou du maniement des conjectures, au vu de ce que l'on sait sur la transmission du texte d'Horace depuis l'Antiquité tardive, et de ce que peuvent nous apporter les nombreuses citations et réminiscences d'Horace dans toute la littérature occidentale de langue latine ?

L'exposé de P.H. SCHRIJVERS s'intitule « Horace moraliste ». L'auteur cherche à dégager la pensée morale propre à Horace. Il s'appuie à cet effet sur des études de philosophie morale d'inspiration pragmatique parues en Grande-Bretagne et aux États-Unis dans les années 70 et 80. L'armature conceptuelle en paraît simple, pour ne pas dire simpliste. P.H. SCHRIJVERS dégage onze « propositions » qu'il se propose d'utiliser pour son analyse; voici la dernière, qui donnera une idée du reste : « À l'intérieur d'une même vie humaine, on distingue des segments d'évolution bio-psychologique : l'enfance, l'adolescence, l'âge adulte, la vieillesse. » Que dire de plus ? L'analyse de P.H. SCHRIJVERS est juste, fine et pleine de sensibilité; il est dommage qu'il faille si souvent, en la lisant, s'efforcer d'oublier le carcan inutile, voire malfaisant, qu'il s'est lui-même imposé.

Sous le titre « Orazio poeta civile » V. CREMONA étudie, de façon très claire et équilibrée, les principaux travaux qui ont paru depuis près d'un siècle sur l'inspiration civique de la poésie d'Horace; nous devons entendre par là son ouverture aux valeurs et aux problèmes de la cité, ce qui implique aussi bien, au temps de sa jeunesse, son désarroi devant le spectacle des guerres civiles et son inquiétude sur l'avenir de Rome, que, plus tard, son ralliement au régime augustéen et ses poèmes les plus officiels (si ce terme n'est pas trop inadéquat), comme le Chant séculaire ou, au quatrième livre des *Odes*, les épinicies de Tibère et de Drusus.

S. HARRISON se proposait d'étudier « The literary form of Horace's Odes ». Ce n'était pas facile à faire. Il réduit donc le problème en le limitant à la question du mélange des genres, puis le contourne en se bornant à l'examen de quatre textes : Odes 1,6; III, 3; III, 27; IV, 2. De l'un de ces textes au moins (III, 27), on a

pu présenter jadis ou naguère des analyses un peu différentes et certainement plus complètes (Th. Berres, *Zur Europaode des Horaz, Hermes* 102, 1974, p. 58-86; et nous-même, dans *Rheinisches Museum* 138, 1995, p. 68-82).

M. FUHRMANN présente une communication sur la composition de l'Art poétique. Elle se réduit en fait à une comparaison entre deux analyses qui ont été tentées la même année (1963) de cette œuvre énigmatique : celle de C. BECKER, *Das Spätwerk des Horaz*, et celle de C.O. BRINK, en tête de son édition commentée. Selon C. BECKER, l'Art poétique, après une introduction de quarante vers, se compose de deux parties, l'une théorique, empruntée de la *Poétique* de Néoptolème de Parion, l'autre éthique, reflétant les conceptions romaines et proprement horatiennes. Selon C.O. BRINK, c'est l'Art poétique tout entier qui est une transposition du traité de Néoptolème. L'une et l'autre hypothèse, on s'en doute, prête le flanc à la critique; M. FUHRMANN les réfute toutes deux de façon convaincante et aboutit à une présentation de la structure de l'Art poétique qui rappelle étrangement ce qu'on lit partout depuis des décennies : une succession paratactique de développements presque autonomes, qui se situent souvent à des niveaux différents et sont reliés entre eux par des transitions souples.

H.P. SYNDIKUS termine cette série de contributions en affirmant et en analysant de façon tout à fait convaincante l'unité de la vie et de l'œuvre d'Horace : « Die Einheit des horazischen Lebenswerks ». Nous ne dirons rien des trois exposés qui concernent la réception d'Horace au moyen âge et dans les temps modernes. Rappelons seulement que les travaux de M^me^ A. THILL visant à faire mieux connaître et apprécier Jacob Balde et Casimir Sarbiewski sont bien connus des lecteurs de cette revue.

Hubert ZEHNACKER.

Alberto CAVARZERE, *SUL LIMITARE, Il « motto » e la poesia di Orazio* : Bologne, Pàtron, 1996, 229 pages.

Encore un livre sur Horace, mais qui ne doit rien à la mode des commémorations que l'on a vu fleurir ces derniers temps. Son titre peut paraître un peu énigmatique : tournons-nous vers le sous-titre. Il nous indique que l'auteur a entrepris l'étude, dans la poésie horatienne, du procédé qui consiste à employer ce que l'on appelle en italien (et en anglais) un *motto*, autrement dit une citation, aussi exacte que possible malgré les nécessités de la traduction, d'un poète plus ancien, sous le patronage duquel on se place et dont il semble que l'on veuille, en quelque sorte, suivre les traces. Le *motto* vient normalement en tête d'un poème, — encore que cette place ne soit pas obligatoire, comme on verra par la suite — ce qui justifie le titre principal de l'ouvrage, *Sul limitare*, « Sur le seuil ». Ainsi se trouve désignée la citation dans sa fonction référentielle et programmatique.

Le concept n'est pas nouveau. Il avait été mis en évidence dès 1915 par G. PASQUALI dans un article de la revue *Hermes* et repris par le même savant en 1920 dans son monumental *Orazio lirico*. D'autres critiques, à la même époque, avaient contribué à le préciser, en particulier E. NORDEN et R. REITZENSTEIN. Mais les travaux universitaires, par la suite, étaient retombés dans leurs ornières habituelles, Quellenforschung, *imitatio*, *æmulatio*. Il s'agissait pourtant de bien plus, et de bien autre chose. A. CAVARZERE montre excellemment que le procédé du *motto*, que nous appellerons citation-référence, est aussi ancien que la poésie elle-même : les poètes hellénistiques, Callimaque en tête, se sont référés à leurs prédécesseurs grecs classiques et archaïques; les poètes latins ont cité les poètes hellé-

nistiques, et se sont cités entre eux; et Horace les reprend tous, en remontant la chaîne, parfois jusqu'à Homère.

Dans le détail, le travail de A. CAVARZERE est mené de la manière la plus classique. Après les préambules indispensables qui constituent la première partie de l'ouvrage, une deuxième partie, composée de trois chapitres, montre que la pratique de la citation-référence est déjà bien attestée, comme nous le disions, dans la poésie grecque et latine antérieure à Horace. Les parties suivantes, de la troisième à la cinquième, sont consacrées à l'examen de l'œuvre d'Horace, recueil après recueil : les *Satires*, les *Épodes*, les *Odes*. Une place importante est accordée à la seizième Épode et au premier livre des *Odes*, particulièrement riches à cet égard. Il n'y a plus qu'à conclure et à donner l'habituelle batterie d'*indices*, fort bien faits, au demeurant.

A. CAVARZERE a conçu son livre comme une suite d'explications de textes, qui nous permettent de constater, à chaque fois, la présence effective d'une citation-référence dans un poème donné et d'en évaluer avec lui le sens et la portée. On peut vérifier ainsi, par exemple, l'extraordinaire présence de la lyrique grecque ancienne dans l'œuvre du poète de Venouse, ou suivre les variations subtiles dans l'emploi des citations-références, tantôt placées en tête, *sul limitare*, tantôt insérées à des places variables dans le corps des poèmes. En procédant ainsi, Horace fait plus qu'indiquer simplement la tonalité, le registre ou le sujet de telle ou telle pièce : abolissant le temps, il mêle sa voix à celle des poètes qui l'ont précédé; il se joint à eux, il poursuit leur chant, il prolonge leur vie : la poésie ne meurt jamais. Tout cela, il n'est connaisseur d'Horace qui ne l'ait, à un moment ou à un autre, compris ou deviné; mais il était bon qu'un savant sérieux nous le rappelle, dans un livre bien fait qui se lit avec profit.

Hubert ZEHNACKER.

Claude RAMBAUX, *Tibulle ou la répétition*, Collection Latomus, vol. 234 : Bruxelles, Latomus, 115 pages.

Ce livre, loin de présenter une nouvelle étude structuraliste des *Élégies* de Tibulle, se présente comme la lecture commentée d'un contenu. Cette manière ne manque pas d'intérêt, même pour des Latinistes qui lisent les poètes latins directement dans le texte. Alors que l'on croit bien connaître la matière de chacun des poèmes, on découvre rapidement que cette « lecture à voix haute » révèle un Tibulle inconnu. Reconnaissons que le lecteur a des talents de conteur, si bien qu'il sait faire découvrir l'écriture romanesque autant que poétique et élégiaque de l'œuvre. Le *continuum* narratif présente les heurts et malheurs de Tibulle. La conduite du poète, ses goûts désuets, un profond égoïsme le vouent à l'échec dans sa quête d'un bonheur qu'il rend finalement impossible. C'est là qu'intervient le mécanisme d'une répétition, perpétuelle récidive des mêmes erreurs engendrées par une même manière d'être et de se comporter. Aussi cette relecture conduit-elle à dégager un portrait du poète qui admet l'autobiographie. La stylisation artistique interdit pourtant d'aller trop loin dans ce sens. Les jeux topiques, la mythologie et plus encore le mode de composition montrent que cette histoire, si elle est autobiographique, n'en est pas moins un roman littéraire. On le perçoit au fur et à mesure du récit commenté de chaque élégie. La conclusion (p. 97-110) en systématise les résultats. Chacun des fils conducteurs se croise pour une intéressante synthèse, générale autant que détaillée et précise. Sont ainsi mis en évidence les parallélismes et oppositions de chacun des deux livres dans lesquels s'alternent, en des ordres différenciés, les élégies fondées sur des regroupements binaires et celles qui fonctionnent pour elles-

mêmes, isolément. Les deux livres conjointement, s'ils se répondent, ont pourtant un sens propre, pris séparément. De ces binarités et autonomies résulte un rythme, qui est celui même d'erreurs répétitives et d'échecs inéluctables. En soulignant les les mêmes fautes, il implique les mêmes dénouements négatifs pour trois aventures amoureuses pourtant différenciées entre elles par leur nature et leur déroulement. Aussi les élégies tibulliennes ont-elles valeur d'introspection. Elles conduisent à ce titre au dévoilement progressif d'un être autant que d'un art poétique. Cette écriture poétique répétitive et rhétorique montre une grande perfection formelle et fonctionnelle. Ses tendances majeures le prouvent avec d'autant plus de pertinence qu'elle sont établies en tenant compte des meilleurs travaux parus en la matière. Sont ainsi rappelés notamment le fait que, dans les cinq premières élégies du livre II, l'hexamètre offre un schéma métrique récurrent DS-DS-DS, alors que dans le pentamètre le deuxième hémistiche « présente fréquemment avec une série de quatre mots, un monosyllabe suivi de trois mots dissyllabiques » (p. 86-87). Alors que la première disposition exprime un équilibre, — j'ajouterai qu'elle adjoint à une certaine solennité une valeur didactique forte —, la seconde traduit une dramatisation évidente. Aussi le contraste entre les deux vers du distique consiste-t-il à confronter un argumentaire rationnel, sur lequel Cl. RAMBAUX insiste à juste titre, avec les troubles affectifs du sentiment et de la passion. Cette écriture est ainsi propre à re-présenter d'une manière mimétique les tensions et contradictions du poète. Il n'est pas jusqu'aux anaphores qui ne soient obsessionnelles. Qu'il s'agisse pourtant d'écriture en mimésis, le rappel des travaux de Cl. MEILLIER sur une organisation numérique, voire pythagoricienne des poèmes et du nombre des vers pourrait en être une preuve supplémentaire, même si la prudence doit rester de mise en ce domaine. Mais cet argument est recevable dans la mesure où il fonctionne avec d'autres signes stylistiques qui vont dans ce sens.

L'ensemble de cet ouvrage a pour lui la nouveauté d'un regard qui peut surprendre, à première lecture. Pourtant, loin d'être le dialogue intime de Cl. RAMBAUX avec un poète qu'il connaît bien, ce livre ouvre des horizons littéraires intéressants et féconds.

J. DANGEL.

Jula WILDBERGER, *Ovids Schule der « elegischen » Liebe. Erotodidaxe und Psychagogie in der « Ars amatoria »* (Studien zur klassischen Philologie, Band 112) : Frankfurt am Main-Berlin-Bern-New York-Paris-Wien, Peter-Lang, 1998, XII-449 pages.

J. WILDBERGER nous offre ici, rédaction remaniée de sa Dissertation soutenue à Würzburg en janvier 1997, une étude très pertinente des livres I et II de l'*Art d'aimer* d'Ovide, complétée par quelques observations d'aussi bonne qualité sur le livre III. Elle a su prendre en compte l'ensemble du texte en l'abordant de l'intérieur, sans négliger les œuvres anciennes qui permettent de l'éclairer, qu'elles soient grecques ou latines, poétiques, philosophiques ou autres, sans négliger non plus l'apport des travaux du XX^{e} siècle, mais sans se laisser entraver par des idées préconçues ou des théories arbitraires.

Cette excellente méthode lui a permis de faire apparaître de façon plus détaillée et plus précise qu'on ne l'avait jamais fait la composition de chacun des livres. Toutefois, en ce qui concerne les vers 99-336 du livre II, il nous paraîtrait plus simple et plus exact de dire que, pour montrer comment fortifier l'amour, Ovide écarte résolument la magie (99-106 : secours vain), puis s'efforce d'établir qu'il vaut mieux être aimable (107-336), mais que, pour l'être, l'amant ne saurait

se contenter de compter sur sa beauté (107-144 : secours illusoire) : il doit surtout faire preuve de *dextera indulgentia* (145-336 : secours principal), en évitant de heurter la femme aimée (145-176), même s'il est mal accueilli (177-196), et en s'appliquant au contraire à satisfaire ses désirs (197-212), même si cela est difficile (213-250) ; en particulier, il doit savoir faire des cadeaux, à l'entourage de sa belle (251-260) et à sa belle elle-même (261-336), non pas des cadeaux somptueux (261), mais plutôt des présents modestes, mais choisis et offerts habilement (262-274), éventuellement des vers, même s'ils ne sont pas estimés comme ils devraient l'être (275-286), l'honneur d'accorder elle-même les bienfaits qu'il veut dispenser (287-294), de perpétuelles marques d'admiration (295-314), des preuves de dévouement en cas de maladie (315-336). La logique de l'argumentation ressortirait mieux ainsi que dans le tableau de la page 286. J. WILDBERGER a bien fait de discerner dans le livre III, adressé aux femmes, une progression parallèle à celle des livres I et II, adressés aux hommes. Cela apparaîtrait plus clairement, nous semble-t-il, p. 365, si elle voulait bien voir dans les vers 525-576 un passage consacré non pas à l'art de choisir un amant, mais à celui de tirer le meilleur parti de chacun sans risquer de le perdre prématurément. À la prise de contact en III, 381-498 comme en I, 269-768, succéderaient les moyens de ne pas perdre vite l'être rencontré en III, 501-576 comme en II, 99-336, les moyens de le retenir longtemps (avec beaucoup d'observations consacrées à la jalousie) en III, 577-746 comme en II, 339-600, et les *sacra Cythereae* (centrés sur ce qui se passe dans la chambre) en III, 749-808 comme en II, 601-732. Ces propositions ne touchent que quelques points. Elles ne nous empêchent nullement d'estimer que pour l'essentiel J. WILDBERGER a complété de façon très probante nos *Remarques sur la composition de l'« Art d'aimer » et des « Remèdes à l'amour » d'Ovide* (*R. É. L.*, 64, 1986, p. 153-160).

Surtout, elle a montré avec beaucoup de précision que l'*Art d'aimer* doit effectivement être pris au sérieux. Ovide y met en œuvre une méthode riche et complexe pour agir sur le lecteur de façon à la fois directe et indirecte. Il propose bel et bien des remèdes aux difficultés rencontrées par ceux qui se sont faits, ou ont cru se faire, esclaves de la personne aimée — alors que, sans s'en aviser, ils étaient d'abord les esclaves d'eux-mêmes —. Par là, il répond aux difficultés qui avaient été celles de Tibulle, de Properce et de lui-même tels qu'ils s'étaient mis en scène dans leurs élégies, figures exemplaires dans lesquelles s'étaient reconnus beaucoup de jeunes à Rome. Ses remèdes, neufs en leur temps pour autant que nous puissions en juger, méritent encore d'attirer l'attention. Ovide en effet peut aider les hommes et les femmes parce qu'il les considère tels qu'ils sont, sans se faire d'illusions sur eux, et parce qu'il se garde de mépriser leur corps (cf. p. 393) ou de nier leurs sentiments réels. Il les rassure en leur apprenant à user de leurs ressources, à ne pas demander l'impossible, à respecter les désirs de l'être cher aussi bien que les leurs. Il leur parle avec l'« humour » (p. 467) capable de capter leur attention et de leur rendre les plus grands services s'ils arrivent à leur tour à en faire preuve vis-à-vis d'eux-mêmes comme vis-à-vis d'autrui, avec la distanciation, le regard critique et le sourire qu'il implique. Tout cela est très bien vu. Mais peut-être J. WILDBERGER a-t-elle quand même été un peu sévère à l'égard du poète. Il ne nous semble pas en effet que lorsqu'il entreprend d'instruire les femmes, il songe plus à l'intérêt des hommes qu'au leur (cf. *e. g.*, p. 359, 367). Si les conseils qu'il donne aux femmes sont utiles aux hommes qui trouveront grâce à eux des amies plus attrayantes, les conseils qu'il donne aux hommes sont tout aussi utiles pour les femmes. Il veille à servir les uns et les autres pour leur permettre à tous de parvenir à une relation satisfaisante. Il ne cherche certes pas à aider les femmes

à s'enrichir, mais son but n'est pas de leur enseigner l'art d'exploiter financièrement les désirs masculins : il vise à leur donner les moyens de connaître les joies d'un amour aussi partagé que possible.

Quoi qu'il en soit, le livre de J. WILDBERGER est le plus souvent éclairant. On peut l'en remercier et l'en féliciter. Il contribue à la réhabilitation d'un très grand poète qui a été trop souvent lu de façon superficielle.

Claude RAMBAUX.

Hugh C. PARKER, *Greek Gods in Italy in Ovid's « Fasti ». A Greater Greece* (Studies in Classics, 5) : Lewiston (New York)-Queenston (Ontario)-Lampeter (Wales), The Edwin Mellen Press, 1997, VII-173 pages.

Sous ce beau titre, plus ambitieux que le contenu réel de l'ouvrage, le lecteur ne doit pas s'attendre à trouver une synthèse sur la religion d'Ovide et la tentation hellénisante, si forte dans les *Fastes*. Le propos de l'auteur est plus limité : il veut, à travers cinq chapitres, consacrés à Saturne, Ino, Faunus, Hercule, Cybèle, montrer comment ces figures, divines ou divinisées, grecques ou, pour la dernière, phrygienne, traitées négativement par la tradition mythologique et par la littérature antérieure, qui, toutes, ont, dans leur première patrie, un passé plus ou moins chargé ou une personnalité peu propre à inspirer le respect, se transforment à leur arrivée dans le Latium et deviennent, à Rome, d'authentiques divinités, entourées de vénération et d'honneurs, et dignes de l'être.

Saturne et Ino sont coupables d'infanticide, l'un, qui dévore ses propres enfants, l'autre, qui est le type de la méchante belle-mère. Faunus et Hercule se ridiculisent dans des aventures sexuelles peu dignes du rang divin, l'un se trompe d'objet en croyant approcher Omphale, l'autre, amant heureux de cette dernière, est victime de l'humour du poète, héros efféminé qui porte l'ombrelle de sa bien-aimée et se déguise avec ses vêtements. Cybèle a un cortège équivoque d'eunuques mendiants et ululants. Voilà le souverain civilisateur qui fait régner l'Âge d'or sur l'Italie, Faunus qui instruit le sage Numa, le dieu vaillant de l'*Ara Maxima* ou les bonnes déesses fêtées aux *Matralia* et aux *Megalesia*.

Le petit livre de H. PARKER se lit avec autant d'agrément qu'un chant des *Fastes*. Les citations, toujours traduites, y sont, au demeurant, fort longues : souvent une pleine page. On eût aimé que les enjeux, considérables, de l'ouvrage fussent posés avec plus de fermeté. L'auteur conclut que les intentions d'Ovide, traitant, et souvent sur le mode plaisant, de religion romaine, sont sérieuses ; que ce sérieux vise à plaire à Auguste, même si les sentiments du poète à l'égard du régime sont ambivalents ; et, qu'en un certain sens, il répond à Virgile. L'histoire que content les *Fastes* ne continue pas l'*Énéide* : il arrive qu'elle lui soit antérieure et que certains dieux soient venus de Grèce au Latium plus tôt qu'Énée. Mais, sur le pourquoi de cette « métamorphose », les relations de l'hellénisme et de la romanité (on ne saurait croire que ce soient celles du négatif et du positif), le lecteur attentif d'Ovide eût souhaité être mieux éclairé. Les traits qu'isole l'analyse, ce dédoublement de personnalité, se retrouvent-ils en d'autres figures divines ? On déplorera que, comme trop souvent, la bibliographie soit très anglo-saxonne. R. SCHILLING en est absent : ni son édition, ni ses travaux de critique littéraire ne sont cités. Ils auraient permis à l'auteur de poser ce qui me semble être la question de fond : celle des rapports du mythe à la religion, de la théologie des poètes à celle de l'État — Ovide me pardonnera de ne pas le mettre au nombre des philosophes.

Jacqueline CHAMPEAUX.

D. HERSHKOWITZ, *The Madness of Epic :* Oxford, Clarendon Press, 1998, 346 pages.

Auteur d'articles consacrés à la folie dans la *Thébaïde* de Stace, D. HERSHKOWITZ reprend et élargit son analyse dans cette version remaniée de sa thèse de Doctorat de l'Université d'Oxford. Cet ouvrage ne se présente nullement comme une synthèse exhaustive sur le thème de la folie dans l'épopée gréco-latine, mais comme une série de monographies indépendantes les unes des autres, consacrées successivement à Virgile, Homère, Ovide, Lucain et Stace, choisis en raison de leur intérêt représentatif par rapport au thème envisagé. Grâce à ce parti-pris méthodologique de sélectivité, et en variant les angles d'approche, usant tantôt d'une démarche fondée sur les rapprochements intertextuels, tantôt exploitant les théories modernes en matière d'analyse clinique de la folie, l'auteur évite la monotonie des catalogues et parvient à développer une réflexion approfondie et très documentée (comme l'atteste la riche bibliographie) sur chacune des œuvres analysées. La contrepartie de ce choix réside dans l'absence de problématique unitaire, et consécutivement, dans la relative minceur des conclusions générales, dont l'auteur convient du reste volontiers (p. 302-303).

Cet inconvénient est en partie compensé par une ample introduction (p. 1-67), qui s'ouvre par une mise au point synthétique sur les théories anciennes de la folie, exploitant notamment les analyses de J. PIGEAUD, puis par un chapitre de méthodologie, avant d'envisager les interactions entre les modèles tragiques de la folie et le domaine de l'épopée ; l'analyse s'attache particulièrement aux motifs de la folie bacchique, de l'égarement prophétique et au rôle des Furies, à travers un large *corpus* de textes, d'Euripide à Valérius Flaccus en passant entre autres par Apollonios de Rhodes, Virgile, Ovide, Lucain et Sénèque, pour s'achever par quelques considérations sur la « folie » du poète inspiré.

La première partie (p. 68-124) examine le thème de la folie dans l'*Énéide* de Virgile, en partant de l'épisode de l'égarement de Turnus au chant XII (v. 665-671), et en privilégiant une approche intertextuelle. D. HERSHKOWITZ examine les échos thématiques et verbaux entre ce passage et une série d'intertextes d'Euripide, Catulle, Homère, et Lucrèce, tournant autour du motif du retour à la raison après un moment d'égarement (symbolisé par la dissipation d'une nuée obscurcissant la perception). L'auteur analyse ensuite les rapports entre l'égarement humain et la volonté divine, en s'intéressant au rôle d'Allecto et des Dirae pour mettre l'accent sur l'ambiguïté du rapport entre *fata* et *furor* : les conclusions de cette seconde partie de l'analyse, à caractère essentiellement interprétatif, restent évidemment discutables ; il nous semble notamment que le *furor* d'Énée et celui de Turnus devraient être mieux distingués.

La seconde partie (peut-être la plus convaincante) est consacrée à Homère (p. 125-160). D. HERSHKOWITZ met en évidence l'absence de folie au sens objectif du terme dans les épopées homériques : la plupart des termes dénotant l'égarement mental ne sont pas pris en compte par le narrateur, mais presque toujours employés subjectivement par les personnages pour qualifier des comportements qui leur paraissent déplacés ou incompréhensibles ; la folie n'existe en somme que dans le jugement des autres. L'auteur montre ensuite que l'interprétation des comportements des personnages d'Homère en termes de folie objective est le fait des Latins (notamment Virgile) dans leurs relectures de l'épopée homérique.

La troisième partie (p. 161-196) prend pour objet les *Métamorphoses* d'Ovide, et examine les éventuels rapports métaphoriques entre le thème de la métamorphose et certaines formes d'aberration mentale, à partir des analyses de R. D. LAING sur la schizophrénie, fondées sur la notion d'« *ontologic insecurity* ». Mais loin de

plaquer artificiellement sur l'œuvre d'Ovide un schéma interprétatif moderne, D. HERSHKOWITZ s'en sert en fait comme d'un outil taxinomique au service d'une analyse qui reste fondamentalement littéraire. Elle distingue ainsi trois types de métamorphoses, par engloutissement, par implosion et par pétrification, qui correspondent à trois formes de troubles de la personnalité plus ou moins latents chez les personnages ovidiens.

Dans une quatrième partie (p. 197-246), l'auteur se tourne vers la *Pharsale* de Lucain pour examiner le thème de la folie dans la guerre civile, dans une étude abondamment documentée. Après une très bonne analyse des rapports entre *uirtus* et *furor* (qui met à juste titre l'accent sur la perversion de la *uirtus* dans le mécanisme de la folie fratricide), D. HERSHKOWITZ étudie le personnage de César comme incarnation de ce *furor*, puis se pose le problème du *furor* de Caton, pour suggérer que le sage lui-même se trouve gagné par la contagion de la folie inhérente à la guerre civile, jusqu'à se rapprocher en fin de compte de César. Les conclusions de cette démonstration sont évidemment sujettes à discussion, et l'auteur échappe difficilement ici au soupçon de forcer l'analogie par goût du paradoxe.

La dernière partie enfin (p. 247-301) reprend les deux articles de l'auteur sur la *Thébaïde* de Stace. Dans un premier temps, l'auteur examine le processus évolutif du *furor* chez les guerriers, se développant à partir d'un excès d'énergie, suivi d'un brusque relâchement, suivant un schéma hérité du modèle de Turnus chez Virgile. Elle envisage ensuite le problème du rôle des Furies pour insister sur leur autonomie face au relatif effacement des divinités olympiennes. Elle s'attache enfin à mettre en évidence (non sans quelque tendance à l'amplification) l'importance de la thématique sexuelle dans la mise en scène de la folie au sein de la *confusa domus* d'OEdipe. La partie la plus contestable de cette étude est la dernière, consacrée à Thésée : rejoignant une tendance récente de la critique anglo-saxonne, l'auteur donne de l'intervention salvatrice et purificatrice de Thésée une interprétation négative en contradiction évidente avec les intentions du poète. La colère de Thésée s'apparente en effet à la tradition homérico-aristotélicienne du *thumos* guerrier, colère ponctuelle, instrumentalisée en vue du combat, et moralement neutre, mise en l'occurrence au service d'une intervention qui présente tous les caractères du *iustum bellum* tels que les définit Cicéron dans le *De Officiis*. Le même type de *furor* se retrouvait chez Énée, sans contradiction avec la *pietas* : l'excellent appendice d'A. THORNTON dans *The Living Universe*, Leyde, 1976 présente une mise au point sur la question. La *iusta ira* du Thésée de Stace ne doit donc pas être confondue dans sa nature avec la colère-passion des protagonistes de l'*impium bellum* de Thèbes, en qui l'on retrouve les traits des *furiosi* sénéquiens. Ce confusionisme résulte d'une prise en compte insuffisante de la spécificité du *furor* épique, et plus largement, d'une perception de la violence épique largement faussée par la sensibilité moderne.

Quelques-unes des conclusions ultimes de certains chapitres de cette thèse sont donc à prendre avec précaution, sans que cela remette en cause la validité de l'essentiel de ses analyses. Celles-ci, claires, bien menées et abondamment nourries, sont toujours stimulantes, et, surtout en ce qui concerne les approches intertextuelles, souvent très éclairantes. Même si l'on n'est pas forcé d'adhérer à toutes les interprétations de D. HERSHKOWITZ, l'intérêt de son ouvrage est indéniable pour tous les spécialistes de l'épopée gréco-latine.

François RIPOLL.

Clive SKIDMORE, *Practical Ethics for Roman Gentlemen. The Work of Valerius Maximus :* Exeter, University of Exeter Press, XVIII-142 pages in-8°.

Venant après ceux de W.M. BLOOMER et coïncidant avec la parution dans la C.U.F. de l'édition, due à R. COMBÈS, des *Faits et Dits Mémorables*, ce livre qui prolonge un Ph. D. de 1988 (*Teaching by Examples : Valerius Maximus and the Exempla Tradition*) atteste le regain d'intérêt dont jouit Valère-Maxime.

La raison qui a déterminé C. SKIDMORE à se pencher sur son œuvre tient à la notoriété exceptionnelle qu'elle connut au Moyen Âge et durant la Renaissance, s'il est vrai que, dans le domaine de la prose latine, la tradition manuscrite qui nous l'a gardée est de loin la plus riche qui soit. Cet état de choses ne laisse pas de faire problème si l'on réduit les *Faits et Dits* à un manuel d'*exempla* pour rhéteurs en mal d'inspiration. Elle se justifie au contraire si l'œuvre gardait un sens pour les lecteurs médiévaux qui y cherchaient des éléments susceptibles de nourrir leur réflexion morale. Or, *mutatis mutandis*, tout se passe effectivement comme si son auteur l'avait conçue pour servir de « comprehensive source of references » à un public dont l'échelle des valeurs s'ordonnait autour des notions de gloire et de *mos maiorum*. Plus que dans l'élite sociale du principat naissant, c'est dans ce que, faute de mieux, on peut désigner comme les bourgeoisies municipales de l'Italie qu'il se recrutait.

Telle est l'idée maîtresse d'un travail net dans ses grandes lignes. L'auteur y étudie tour à tour la pédagogie de l'exemple dans le monde grec et dans celui de Rome, les genres littéraires auxquels elle s'alimente, la finalité que Valère-Maxime assigne à son œuvre (formation morale des individus qui conditionne la stabilité de la *res publica*), les critères qui le guident dans le choix des *exempla*, le problème de la confiance que les traditions mises en forme méritent, puisque certaines se situent aux confins de la légende ou des *mirabilia*.

Dans le dernier chapitre de son livre, C. SKIDMORE s'attache à replacer Valère-Maxime dans la société d'époque julio-claudienne. En s'aidant d'une exégèse personnelle de 5, 5 en son début (où Valère-Maxime, parlant à la première personne, fait état de *maiorum imagines*) et d'arguments tirés, les uns des *Fastes consulaires*, les autres de l'onomastique impériale, il propose de reconnaître en lui un membre de la *gens* patricienne Valéria au sein de laquelle le surnom de Maximus est bien attesté du V^e^ au III^e^ siècle, avant d'être supplanté par celui de Messalla. Comme d'autres, cette *gens* aurait, au début du principat, remis en usage le *cognomen* de ses lointains ancêtres. Mais, parce que né dans une famille appauvrie, Valère-Maxime était voué à l'obscurité. Ainsi s'explique que le patronage de Sex. Pompéius lui ait été nécessaire. S'il n'est pas impensable, ce point de vue reste hypothétique. On saura donc gré à l'auteur de ne pas l'avoir érigé en certitude, alors même qu'il s'accorde avec la thèse de son livre.

Jean-Claude RICHARD.

Seneca nel bimillenario della nascità, a cura di Sergio AUDANO. Atti del convegno nazionale di Chiavari del 19-20 aprile 1997 : Pise, Edizioni ETS, 1998, 204 pages.

Les amis de Sénèque ont le bonheur que l'année de naissance du philosophe ne soit établie que très approximativement : d'où une grande commodité pour célébrer son bimillénaire, et la floraison ces temps-ci des congrès en son honneur, ce dont on ne peut que se réjouir. Les actes du congrès de Chiavari regroupent neuf contributions, de propos très divers, mais toutes bienvenues et enrichissantes.

M. GIGANTE (*Seneca* « in partibus Epicuri », p. 13-18) revient sur l'ancienne question des rapports de Sénèque avec l'épicurisme ; il montre la profonde connaissance qu'avait le philosophe stoïcien de la réalité de cette doctrine, et voit dans sa pensée la substitution d'une morale de l'ataraxie (en concordance donc avec l'épicurisme) à une morale de l'*apatheia*, rigoriste et inutilisable dans la pratique. A. GRILLI (*Seneca : genesi di una consapevolezza umana*, p. 19-50) est persuadé que la réflexion de Sénèque sur l'homme et la conduite humaine résulte d'une dialectique, tout au long de sa vie, entre aspiration contemplative et ambition politique. Ainsi le philosophe s'est-il donné une morale personnelle, qui transcende la stricte observance doctrinale. C. LETTA (*Seneca tra politica e potere : l'evoluzione del pensiero di Seneca sul principato nelle opere in prosa anteriori al De Clementia*, p. 51-75) croit, lui aussi, à une pensée évolutive, se refusant à l'idée que, dans le domaine politique du moins, Sénèque ait adopté d'emblée des positions définitives. Il en étudie les avatars et la maturation avec précision et méthode, affrontant courageusement le problème de la datation des œuvres. Malheureusement, pour des raisons évidentes de longueur, son étude s'arrête à l'époque du *De Clementia* : on attend donc avec intérêt la publication de la suite. G. BRUGNOLI (*Percorsi della tradizione manoscritta di Seneca*, p. 77-107) procède à l'une de ces mises au point méritoires et si utiles pour les chercheurs postérieurs ; son article fait le bilan non seulement de la tradition manuscrite (œuvres en prose et tragédies), mais aussi de la bibliographie afférente et des diverses éditions. Regrettons néanmoins que ne soit pas mentionnée l'édition des tragédies par F.-R. CHAUMARTIN (C. U. F.), dont le premier tome a paru en 1996. G. MAZZOLI (*Seneca e la letteratura*, p. 109-123) s'était donné un vaste sujet. Sa contribution, très dense, est une synthèse d'un certain nombre de ses recherches antérieures. Qu'est-ce que la littérature pour Sénèque ? Surtout pas une fin en soi : sa visée, ce sont les *mores*, et sa finalité comme son esthétique se rejoignent dans le concept d'« enthousiasme ». G. G. BIONDI (*Seneca e il teatro. Peripezie e cantica : la tragedia tra coscienza e delirio*, p. 125-140) montre que la tragédie de Sénèque est la représentation non plus d'événements (ce qu'elle était chez ses modèles grecs), mais de mouvements psychiques, représentation qui culmine dans les *cantica*, sorte d'épiphanies du délire, du non-conscient. G. BARBERI-SQUAROTTI (*Caccia e amore : da Seneca a Poliziano e al Tasso*, p. 141-156) étudie la survie, chez Ange Politien et le Tasse, du thème, développé dans le monologue d'Hippolyte dans *Phèdre*, du pouvoir de l'amour, et montre que les échos textuels vont de pair avec une métamorphose du sens. E. VOGT (*Gli studi senecani in Italia*, p. 157-170) passe en revue la recherche italienne sur Sénèque à deux moments particulièrement féconds de son histoire, la Renaissance et le vingtième siècle : revue bibliographique forcément succinte, mais centrée sur l'essentiel. Enfin l'article de M. CITRONI (*Prospettive didattiche per lo studio di Seneca*, p. 171-189), tout en se limitant à l'enseignement italien, pourra intéresser les lecteurs francais ; car même si la situation des langues classiques est encore fort différente dans nos deux pays, les problèmes sous-jacents se ressemblent. Le volume est complété par un index des passages de Sénèque cités et une brève bibliographie, limitée aux ouvrages en italien : il s'agissait d'un congrès « nazionale ».

Mireille ARMISEN-MARCHETTI.

Seneca. L'immagine della vita. Antologia tematica a cura di Matteo PERRINI : La Nuova Italia Editrice, Scandicci (Firenze), 1998, XV et 250 pages.

Ce livre est le cent-trente-deuxième volume d'une collection *Pensatori Antichi e Moderni* ; c'est dire que son objet est de donner un panorama de la vie et de l'œuvre

de Sénèque, appuyé sur un choix de textes classés par thèmes. Une première partie présente en huit chapitres le drame d'une vie et la naissance d'une nouvelle philosophie. Elle est suivie d'un profil biographique et chronologique, accompagné d'une brève revue des œuvres et d'une note bibliographique assez copieuse. À ce propos le pas est donné, de manière sinon exclusive, du moins très prépondérante, aux ouvrages en langue italienne. C'est un parti qu'on peut comprendre pour un ouvrage destiné à un vaste public; on s'étonne tout de même de ne pas voir mentionner pour les *Tragédies* l'édition d'O. ZWIERLEIN. Une seconde partie présente la pensée sénéquienne sous quatre rubriques générales : la condition humaine; l'humanisme politique; *les humiles amici*; la philosophie comme exercice d'humanité. Chaque rubrique est divisée en thèmes, successivement analysés, et elle est suivie d'un choix de traductions avec des références ponctuelles au texte latin. Ainsi, sous la deuxième rubrique, l'humanisme politique, sont distingués les prémisses philosophiques; le philosophe dans l'action politique : le jugement historique et le projet de réforme; les valeurs éthico-politiques et les règles d'un bon gouvernement; la clémence politique et judiciaire; participation directe et *otium*, moyens différents pour servir l'État et l'humanité : les deux cités. C'est là pour l'auteur un aspect particulièrement important de l'œuvre. Il éprouve de l'affection pour Sénèque et l'appelle au cours de son exposé « Il Nostro », avec le ton d'un disciple pour un maître admiré et aimé, après avoir souligné que le rend attachant et proche de nous une quête incessante de la vérité sur soi-même et autrui, un effort toujours renouvelé pour débusquer mensonges et faux-semblants et, malgré un sens aigu de la faiblesse humaine, une ardeur au redressement qui ne se laisse pas décourager par la pesanteur des obstacles et la répétitions des échecs. Plus qu'ailleurs, c'est dans la volonté d'établir des rapports harmonieux avec autrui, de faire reposer l'action politique sur les valeurs morales, d'édifier un « État de droit » que le philosophe se heurte à l'amère épreuve de la réalité. Dans le sillage de M. BELLINCIONI, le *De ira*, le *De clementia* et le *De beneficiis* sont perçus avec raison comme les étapes d'un itinéraire allant d'une juste mesure dans le châtiment à la promotion d'un idéal de vie fondé sur l'amour mutuel et l'aspiration de tous au bien de tous, dont la cité réelle n'est, hélas !, en très grande partie qu'une image inversée. On pourrait reprocher à l'auteur de ne pas avoir indiqué, fût-ce brièvement et en petits caractères, les problèmes difficiles posés par la date des trois traités, et d'avoir tranché arbitrairement, sans donner de raisons. D'autres observations du même ordre seraient possibles. Mais on se plaira à reconnaître et, c'est, ô combien, plus important, que l'ouvrage montre bien quel précieux viatique constitue la pensée de Sénèque pour les hommes de notre temps. Son originalité et sa valeur exemplaire viennent de ce que, s'étant toujours mise à l'épreuve du réel, elle nous aide à l'affronter. Elle est par excellence un art de vivre.

F. R. CHAUMARTIN.

C. CONNORS, *Petronius the poet. Verse and literary tradition in the* Satyricon : Cambridge University Press, 1998, 166 pages.

Auteur d'articles consacrés au *Satyricon* et à sa place dans l'histoire du genre romanesque, Catherine CONNORS explore dans cet ouvrage synthétique les passages versifiés de l'œuvre pour apporter un éclairage sur la dimension « métalittéraire » de l'entreprise pétronienne. L'idée directrice de cette étude est qu'il existe, entre les trente-deux poèmes inclus dans le roman tel que nous le connaissons et la trame narrative elle-même, un système complexe d'échos et de cor-

respondances, et que c'est ce dialogue continuel entre création poétique et fiction romanesque qui fournit l'une des principales clés pour l'interprétation de l'œuvre.

Après une brève introduction sur les rapports génériques entre le roman de Pétrone d'une part, et d'autres genres intégrant la forme versifiée tels que la satire ménippéenne, le mime et le roman grec d'autre part, l'auteur examine successivement quatre aspects de la poésie dans le *Satyricon* : la parodie de motifs épiques, les courts poèmes insérés dans l'œuvre, puis les deux grands poèmes, la *Troiae Halosis* et le *Bellum Ciuile*. Dans la première partie, C. CONNORS envisage plusieurs extraits parodiant des passages de Virgile ou d'Homère, tels que le poème de Priape, la rencontre avec Quartilla (parodie de la catabase de l'*Enéide*) ou encore les souvenirs de l'épisode du Cyclope dans l'*Odyssée*, la rencontre avec Circé, l'épisode d'Œnothéa (parodie callimachéenne et ovidienne), et enfin le chant du perroquet, figure autoréflexive du parodiste ; ces passages, mobilisant la culture homérique et virgilienne du public, illustrent une dégradation consciente de l'univers épique dans le contexte romanesque. L'examen des courts poèmes intégrés dans le roman (vers de Trimalcion, d'Eumolpe, d'Encolpe et de Tryphaena) révèle un jeu subtil de va-et-vient entre le contenu des poèmes et le cadre de la narration, dominé par le thème récurrent de la *fortuna* : Pétrone parodie et manipule le discours du moralisme romain sur l'imprévisibilité de la fortune pour illustrer la liberté créatrice qui est l'apanage du genre romanesque. Dans le chapitre consacré à la *Troiae Halosis*, C. CONNORS met en relief un recours constant aux réminiscences de l'*Enéide* pour faire apparaître l'œuvre d'Eumolpe comme une imitation dégradée de l'épopée virgilienne. Cette démarche traduit chez Pétrone une ironie mêlée de pessimisme sur l'attitude des Romains de son temps face à leur propre passé, ainsi qu'une critique voilée de Néron et de son engouement pour le mythe troyen. Enfin, l'étude du *Bellum Ciuile* met encore une fois en évidence un jeu sur la reprise, sous une forme et dans un contexte qui en rabaissent délibérément la portée, de thèmes développés par les auteurs antérieurs, pour tourner en dérision les épigones littéraires (critique dirigée notamment contre le courant néo-callimachéen de l'époque néronienne). Stratégie littéraire et critique morale et politique sont donc étroitement liées dans le *Satyricon*, reflet conscient de son époque : le genre romanesque s'y présente comme étant à l'épopée ce que le règne de Néron est à celui d'Auguste, c'est-à-dire la reproduction dégradée et chaotique d'une image révolue d'ordre et de grandeur.

Les analyses subtiles et cohérentes de C. CONNORS, exploitant les acquis de la critique récente dans le domaine de l'intertextualité et de la réflexivité littéraires, sont du plus haut intérêt pour la compréhension de l'entreprise d'un auteur qui alliait à une vision lucide de son époque une conscience élevée de son art. Cette brillante synthèse illustre à quel point ces deux aspects sont liés dans le *Satyricon*, et constituera un apport important aux études pétroniennes.

F. RIPOLL.

Marco FUCECCHI, *La τειχοσκοπία e l'innamoramento di Medea. Saggio di commento a Valerio Flacco, Argonautiche 6,427-760*, Testi e studi di cultura classica proposti da Giorgio Brugnoli e Guido Paduano, 19, Edizioni ETS, Pise, 1997, 304 pages.

Ce livre agréable à manier et à lire, bien présenté et, de surcroît, d'un prix très modeste, contient une introduction littéraire et philologique, un texte muni d'un apparat critique, la traduction italienne en vis-à-vis, et le commentaire de plus de trois cents beaux vers des *Argonautiques*, où s'entremêlent la description de combats

individuels et le récit de la naissance de la passion chez Médée qui observe Jason des remparts.

L'auteur considère avec raison comme sources du texte les manuscrits *L V* et celui de Carrion, connu surtout d'après le témoignage de ce dernier (mais je regrette qu'il n'utilise pas le témoignage du texte des deux éditions de Carrion). L'introduction et le commentaire témoignent d'un fin sens littéraire, d'une information et d'une culture en général solides (cependant l'auteur croit, malgré l'enseignement de LACHMANN, qu'il y a allongement métrique dans *abiit hibernus* ou *subiit ut* — l'exemple de *equēs iunctis* est une étourderie). Le commentaire, très abondant (200 p. pour un peu plus de 300 vers) et fouillé, met bien en valeur les emprunts, les imitations plus ou moins modifiées, les renouvellements d'expression, et excelle dans l'analyse littéraire. Les choix critiques de l'auteur me paraissent dans bien des cas judicieux, mais, à mon sens (je dois me contenter ici de renvoyer le lecteur à mon édition annotée des chants V-VIII, en préparation), de nombreuses difficultés textuelles plus délicates sont insuffisamment traitées, ou même ne sont pas aperçues (on est dans ce dernier cas aux v. 441, 470, 505, 515, 526, 549, 553, 572-574, 582, 599, 614, 721, 748). Parmi les contributions personnelles de l'auteur, seule me paraît à retenir la ponctuation des v. 624-625, mais je la trouve déjà dans l'édition de GIARRATANO (Naples, 1904). Il reste que ce commentaire est le bienvenu, et on espère que nos bibliothèques, qui, malgré mes instances, n'ont pas acheté le commentaire de POORTVLIET sur le chant II (Amsterdam, 1991), acquerront ce livre.

G. LIBERMAN.

Gerald SANDY, *The Greek World of Apuleius, Apuleius and the second sophistic*, Mnemosyne, bibliotheca classica batava : Leiden, Brill, 1997, 276 pages, index.

Auteur de nombreux articles sur les *Métamorphoses* d'Apulée et sur le roman antique en général, G. SANDY propose dans cet ouvrage une réflexion sur la place que détient Apulée en tant qu'écrivain maîtrisant parfaitement à la fois la langue grecque et la langue latine, dans le mouvement intellectuel connu sous le nom de « seconde sophistique ».

S'appuyant notamment sur les nombreux passages autobiographiques de l'Apologie, il rappelle en premier lieu la formation de sophiste que reçut Apulée dans sa jeunesse, son bilinguisme, ses études philosophiques à Athènes, sa connaissance des auteurs grecs qu'il traduit et adapte en latin, tout en brossant un tableau synthétique non seulement de la littérature, de la rhétorique et du médio-platonisme au second siècle de notre ère, mais aussi des pratiques d'éducation et de bilinguisme inhérentes à cette époque. G. SANDY fait un parallèle intéressant entre Apulée et Aulu-Gelle (*Nuits Attiques*, 1, 9) pour donner un aperçu de l'enseignement philosophique que l'on pouvait alors suivre à Athènes.

Puis il montre combien Apulée a été marqué dans son écriture par les pratiques des sophistes grecs — essentiellement l'imitation littéraire et le « culte du passé » qui repose sur le respect, la lecture et la citation des autorités grecques anciennes. Enfin, il termine ce large panorama de la seconde sophistique en montrant la proximité d'Apulée avec Favorinus d'Arles et Maxime de Tyr dont on appréciera les nombreux passages cités et traduits.

Les trois derniers chapitres sont consacrés aux œuvres oratoires d'Apulée qui furent façonnées par ce courant intellectuel grec : l'*Apologie* et les *Florides*. Pour ce qui est des œuvres philosophiques, G. SANDY insiste sur le fait qu'elles dérivent de modèles grecs et il analyse les méthodes de traduction créative employées par Apulée. Le chapitre final exploite ces résultats pour faire des *Métamorphoses* une

adaptation libre d'une œuvre grecque. L'analyse se termine sur un parallèle avec les fragments conservés de l'œuvre de Lollianus pour conclure que les *Métamorphoses* se situent au milieu d'une échelle dont le bout serait l'œuvre de Lollianus et l'extrémité le roman d'Héliodore. La spécifité d'Apulée qui le distinguerait des autres romanciers grecs et latins serait, d'après l'auteur, le mélange déroutant de la *mimesis* littéraire et du pastiche.

La présence d'un index général et d'un index des passages cités facilite l'utilisation de cet ouvrage qui offre une bonne synthèse sur Apulée et la seconde sophistique, prolongeant ainsi notamment les études importantes que constituent sur ce sujet les travaux de P. VALLETTE sur l'*Apologie* et de J. BOMPAIRE sur l'œuvre de Lucien. On peut regretter toutefois que la bibliographie, rassemblant pourtant les dernières publications concernant Apulée, ne mentionne pas les nombreux travaux de Madame FICK-MICHEL.

G. PUCCINI.

Maria Laura ASTARITA, *Frontone oratore*, Centro di studi sull'Antico Cristianesimo : Università di Catania, 1997, 219 pages.

Fronton avait dans l'antiquité la réputation d'être l'un des meilleurs orateurs, et, quand on a publié au XIX^e^ siècle pour la première fois sa correspondance, il y eut bien des déçus, parce que nous n'avons conservé que quelques fragments de ses discours, voire seulement des allusions, ou des titres. C'est à la reconstitution de cette partie essentielle de l'œuvre de Fronton, presque totalement perdue, que s'attache l'auteur, avec une méthode alliant magistralement érudition et finesse, même s'il ne faut pas perdre de vue le caractère hypothétique de certains résultats — et comment pourrait-il en être autrement ?

Les discours sont abordés selon l'ordre chronologique, sans tenir compte des éventuels discours mentionnés dans des sources autres que la correspondance : c'est ainsi qu'est exclu le discours que, selon une interprétation du texte de Minucius Felix (9, 6 ; 31, 2) qui n'est pas décisive aux yeux de l'auteur, l'on prête d'ordinaire à Fronton contre les chrétiens.

Le *Pro Carthaginiensibus*, transmis par une tradition manuscrite différente de la correspondance, laisse supposer qu'un *corpus* de l'œuvre oratoire de Fronton a circulé dans l'antiquité ; ce discours est interprété comme ayant été prononcé au nom des Carthaginois pour rendre grâce à un empereur, dans lequel, contrairement à CHAMPLIN, qui pense à Antonin, l'auteur, par une analyse fine et convaincante, voit Hadrien, dont elle rappelle les bienfaits pour la ville de Carthage ainsi que la *lex Hadriana de rudibus agris*, qui trouverait un écho dans ce qui reste du texte de Fronton. L'auteur, examinant dans l'ensemble de la correspondance de Fronton les extraits relatifs à Hadrien, n'y trouve, contrairement à une opinion assez répandue, aucune caractéristique négative et affirme que Fronton adhère pleinement à la politique d'Hadrien. Suit une étude des fragments conservés du discours avec de nouvelles hypothèses de lecture.

Le *De testamentis transmarinis* est daté par l'auteur du début de 143, peu avant le consulat de Fronton, qui a dû le prononcer devant le Sénat en présence de Marc Aurèle. L'orateur montre dans ce cas précis la responsabilité qui incombe à l'empereur, car les *decreta principis* fondent le droit : si Antonin approuve la décision du proconsul d'Asie concernant les testaments contestés, cela servira de règle à tous les magistrats des provinces ; Fronton y montre, comme ailleurs, son attachement aux dernières volontés des défunts, et il ne s'agit pas d'un discours fait au nom de l'une des parties dont Fronton serait l'avocat, mais d'une œuvre destinée

à conseiller Antonin. Si l'orateur est heureux que le prince en ait lu un extrait, choisi par Fronton lui-même, à Antonin, qui l'a apprécié, ce n'est pas tant pour des raisons littéraires que politiques : selon l'auteur, en effet, il y aurait de la part de Fronton volonté d'infléchir la politique impériale dans le sens d'un plus grand intérêt envers les provinciaux, dans la lignée de la politique d'Hadrien.

L'auteur cherche ensuite dans la correspondance (et dans le *Panégyrique de Constance*, 14, 1-2) des traces des discours prononcés par Fronton au cours de son consulat en juillet-août 143 : un discours lors des *circenses* offerts par Fronton, un autre au Sénat, et la véritable *gratiarum actio* devant le Sénat le 13 août 143. Ce qui expliquerait le délai mis par Fronton pour prononcer son discours serait la gêne qu'il aurait éprouvée, lui, un partisan de la politique d'Hadrien, à louer un acte d'expansionnisme d'Antonin avec la conquête de contrées situées au nord du mur d'Hadrien en Bretagne, gêne accrue encore par le fait, qu'à la différence de son prédécesseur, Antonin ne s'est pas déplacé sur le théâtre des opérations. Mais l'argumentation ne paraît pas entièrement convaincante, car les raisons de l'avancée romaine en Bretagne sous Antonin ne sont pas claires; et peut-être obéissait-elle à une nécessité stratégique sans être contraire à l'esprit d'Hadrien. Les murmures soulevés par le discours de Fronton aux *circenses* sont expliqués par le fait que l'orateur y aurait trop marqué son adhésion à la politique d'Hadrien. Dans sa *gratiarum actio* Fronton a dû ne pas faire allusion à l'adoption de Lucius Verus de façon à privilégier la modification apportée par Antonin au règlement successoral d'Hadrien au profit de Marc Aurèle. M. L. ASTARITA indique que le discours devait comporter un portrait physique et moral d'Antonin avec exaltation de sa victoire sur les Bretons et l'évocation de son veuvage depuis trois ans, un portrait physique et moral de Marc Aurèle et l'évocation de sa condition de fils adoptif ainsi que la mention de sa mère naturelle Domitia Lucilla. Ce qui est remarquable, c'est qu'on assiste au passage du panégyrique abstrait à un panégyrique fondé sur l'actualité, et que, d'autre part, pour la première fois l'éloge est double — celui d'Antonin et de Marc Aurèle —, ce qui annonce le panégyrique du Bas-Empire.

Le *Pro Demostrato*, dont seul le titre est mentionné dans deux lettres, est analysé comme un discours prononcé, sans doute en 144, par Fronton pour défendre Démostrate, accusé en appel à Rome par Asclépiodote, esclave banquier d'Hérode Atticus que Démostrate avait fait condammer à Athènes en raison de ses agissements lors de l'ouverture du testament du père d'Hérode Atticus. Fronton, à la demande de Marc Aurèle, s'arrange pour qu'aucun des avocats de la défense ne mette en cause Hérode Atticus, ami de Marc Aurèle et consul de l'année précédente. Environ vingt ans plus tard, alors que Lucius Verus règle les affaires parthiques, Fronton lui envoie, entre autres discours, celui-ci pour lui fournir un modèle d'écrit diplomatique où l'on s'efforce de surmonter les haines particulières.

Pour le *Pro Bithynis*, auquel deux lettres de Fronton seulement font référence, l'auteur, se fondant sur le titre de l'ouvrage et l'identité des destinataires de ces deux lettres (Aufidius Victorinus et Praecilius Pompeianus), émet l'hypothèse selon laquelle l'orateur aurait donné des conseils à l'empereur sur l'administration de la Bithynie. Et si Fronton renie désormais ce discours, ce serait soit parce qu'il n'a pas été entendu par l'empereur, soit parce que les victoires contre les Parthes et la bonne administration de la province impériale de Pont-Bithynie par l'ami de Fronton Lollianus Avitus l'ont rendu caduc.

Cette étude, qui met l'accent sur la dimension politique de l'œuvre de Fronton et présente l'orateur sous un jour nouveau, comme fidèle à la politique d'Hadrien, tandis qu'Antonin aurait pris assez nettement ses distances par rapport à celle-ci, par sa rigueur, sa science et son art consommé de la lecture entre les lignes, ou plutôt de la lecture des lacunes, à laquelle contraint la manière dont les textes nous

plutôt de la lecture des lacunes, à laquelle contraint la manière dont les textes nous ont été transmis, enrichit considérablement la question et ne manquera pas de relancer le débat, car la reconstruction, si cohérente et si brillante soit-elle, est inévitablement, dans certains cas, conjecturale, et fait peut-être la part trop belle au politique en minimisant quelque peu les intérêts esthétiques de Fronton.

Rémy POIGNAULT.

Anna Maria URSO, *Dall'Autore al Traduttore. Studi sulle Passiones celeres e tardae di Celio Aureliano*, ed. Dr. Antonino Sfameni : Messina, 1997, 164 pages, I.S.B.N. 8780-7820-122-7.

Ce jeune chercheur, qui a travaillé sur Catulle et Martial, s'intéresse depuis plusieurs années à l'écrivain-médecin Caelius Aurelianus, qui, probablement au Ve siècle de notre ère, rend lisible dans l'Occident latin l'œuvre grecque de Soranos d'Éphèse. Elle lui a consacré sa thèse inédite, *Il vocabolario nosologico nelle Passiones celeres e tardae di Celio Aureliano fra tradizione e innovazione. Analisi macrotestuale, paratestuale e lemmatica* (Florence, 1995, sous la direction de Silvestro BOSCHERINI) et elle a participé au colloque organisé à Lausanne-Genève en novembre 1996 par Philippe Mudry : *Caelius Aurelianus. Nouvelles approches*. Ce Célius doit-il être considéré plutôt comme un traducteur ou plutôt comme un auteur ? Anna Maria URSO prend parti : elle présente ici plus qu'un livre véritable quatre études excellentes qui visent en quelque sorte à donner à cet auteur ses lettres de noblesse.

Elle examine d'abord la structure du traité, avec ses titres et ses renvois internes : c'est l'architecture de l'œuvre, texte et métatexte. Puis elle passe aux citations que fait Célius des *auctoritates*, auteurs médecins et non médecins, ce qui pose le problème de ses rapports avec Soranos d'Éphèse et de sa fidélité à la doctrine méthodique. Dans le chapitre III elle s'interroge sur la finalité de ce travail de traduction : pour elle, Célius est plus qu'un simple traducteur. Le quatrième chapitre élargit les perspectives : il ne se borne pas au grand traité sur les maladies mais examine aussi les autres ouvrages attribués, à tort ou à raison, à l'auteur africain : Mlle URSO conclut que cette adaptation du *magnum opus* de Soranos est destinée à la formation professionnelle d'un public de *discipuli* et s'intègre dans un ambitieux *curriculum studiorum*.

Ce petit livre très prometteur intéressera les philologues, les linguistes, les historiens de la médecine et les historiens de la culture en général.

Danielle GOUREVITCH.

Sciences historiques.

Heinz BELLEN, *Grundzüge der römischen Geschichte* : Darmstadt, Primus Verlag I, *Von der Königszeit bis zum Übergang der Republik in den Prinzipat*, 1994, 245 pages. II, *Die Kaiserzeit von Augustus bis Diocletian*, 1998, 344 pages.

Cet ouvrage, en deux tomes, prend la suite d'un livre similaire de H. VOLKMANN, plusieurs fois réédité entre 1965 et 1985. Il se propose de présenter les bases de l'histoire romaine, bien que sa taille (près de 600 pages) interdise de le réduire à un simple manuel. Ouvert par l'exposition des origines mythiques de Rome, il se clôt par l'abdication de Dioclétien, considéré comme le créateur d'un nouvel